

JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

e

. . . . *Profit nostris in montibus ortum*
Enéide , liv. IX.

D E C E M B R E 1781.



A N E U C H A T E L ,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE, NEW YORK, N. Y.

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912



JOURNAL DE NEUCHÂTEL



*Discours sur le progrès des connaissances humaines en général ; de la morale & de la législation en particulier ; lu dans une assemblée publique de l'académie de Lyon. Par M. S** , ancien magistrat ; 1781. (Sans lieu d'impression , je ne conçois pas pourquoi.)*

ON reconnaîtra aisément à son style l'ancien magistrat anonyme qui est l'auteur de ce discours : sa manière d'écrire est absolument à lui , & le distingue de tous les orateurs passés , présens & futurs ; c'est un genre d'éloquence tout-à-fait nouveau.

Il a été admiré. . . Je vais , avant d'aller plus loin , en dire mon sentiment avec toute la franchise dont je fais profession.

Donnons-en d'abord deux échantillons ; pour que le lecteur sache de quoi il s'agit. Nous intitulerons le premier , *Histoire abrégée du voyage de la raison autour du monde.*

« Je crois d'abord la voir fonder dans la Chine son plus vaste & son plus ferme empire ; par une seule muraille , elle n'en fait qu'une ville ; par une législation unique , elle n'en fait qu'une famille ; en même tems elle invente , elle ébauche tous les arts , toutes les sciences , & les enferme à jamais dans la Chine , comme dans un dépôt , *sous la clef de l'habitude*. Je la vois de là s'étendre dans les plaines de l'Inde , & mêler ses douces lumieres aux plus doux rayons du soleil. Bientôt elle purge les marais de l'Egypte , fertilise son limon , & parmi des moissons abondantes elle répand les premiers germes des arts. Un climat plus heureux l'appelle : la voilà dans la Grece ; elle cultive l'olivier dans l'Attique , & le laurier dans la Laconie ; elle parle , elle écrit dans Athenes ; elle combat , elle agit à Lacédémone : c'est à regret , c'est avec larmes qu'elle quitte ce sol fortuné , devenu presque sa patrie. L'Italie la recueille ; & là , elle semble se jouer à faire sortir Rome d'une caverne de brigands , pour la fonder sur la fange des marais Pontins : là , travaillant sans relâche , sous ses mains armées le Capitole s'élève à une telle hauteur que tout l'univers l'apperçoit & tremble. L'édifice croule sous son propre poids ; & *la raison humaine s'enfuit effrayée* sur les bords du Bosphore , comme pour revoir encore ce doux pays de Grece , ou plutôt pour embrasser d'un regard & l'Europe & l'Asie. Si sa destinée n'était pas d'être errante , jamais son trône

n'eût été plus heureusement fixé ; mais des Tartares , enivrés du fanatisme de l'Arabie , viennent , le fer à la main , la repousser dans l'Italie. En quel état elle retrouva Rome ! Chassée de Constantinople par le fanatisme d'une religion fausse , la superstition de la seule religion vraie la chasse bientôt de l'Italie : enfin elle franchit les Alpes & découvre un nouveau monde. Depuis cinq siècles elle le parcourt à pas lents , & semble y méditer son séjour. Événement bien singulier & bien grand ! Voilà donc la raison humaine traversant la Russie , & prête , après cinq mille ans de voyage , à rejoindre la Chine par les déserts de la Tartarie d'Europe..»

A ce morceau joignons-en un second , que nous intitulerons , si vous voulez , *Tableau allégorique de la misère des plaideurs.*

« Nous parlons quelquefois du *temple de la justice.* Image sublime & vraiment divine ! pourquoi n'êtes-vous qu'un mensonge de notre langage & de notre imagination ? Hélas ! dans un temple , avec une ame pure , un cœur droit , une humble prière , quelque légère offrande , un Dieu vous écoute toujours , & souvent vous exauce ! Où donc est-il ce temple de la justice ? Où trouver ce lien sacré , dont la paix , la sécurité , l'ordre & l'industrie forment l'aimable enceinte ? Nous cherchons un temple , & je découvre un labyrinthe aussi vaste que ténébreux , où les abus , *déviant* des loix trop flexibles , ont formé des route

tortueuses & infinies. A l'entrée de ce fameux dédale ,
 le citoyen se trouve pressé entre les loix qui lui pré-
 sentent des guides , & la prudence qui l'avertit de
 s'en défier ; il ne peut ni se conduire soi-même , ni
 se laisser guider par les autres, Cependant la nécessité
 le pousse , & la bonne-foi l'entraîne : c'est alors que
 l'adresse lui vend pas à pas & de ligne en ligne le fil
 d'or dont sa main n'est armée que dans le dessein
 d'égarer ; alors la chicane , montre pire cent fois que le
 minotaure , semble se reproduire à chaque route pour
 dévorer peu à peu des infortunés qui venaient implorer
 leur salut & réclamer *leur* assistance. Cependant les
 champs rappellent à *grands cris* leurs cultivateurs , les
 arts leurs ouvriers, des femmes leurs époux , des enfans
 leurs peres... Qu'ils attendent , & qu'ils pleurent de
 leur absence ! Ils pleureront bien davantage de leur
 retour. O justice humaine ! que de choses il vous man-
 que pour être juste ! »

D'après ces deux tirades on pourra se former une
 idée assez juste du genre d'éloquence que l'auteur s'est
 créé.

A chaque phrase son image , toujours neuve , s'il
 se peut , quelquefois savante , quelquefois bizarre &
 quelquefois sublime , mais ordinairement aussi juste
 que recherchée , & souvent prolongée jusqu'à de-
 venir une allégorie ; presque à chaque page une com-
 paraison , qui a toujours quelque chose de singulier ;
 une éloquence dramatique , où tout est tour-à-tour

personnifié, où tout s'anime, agit & parle, où l'orateur voit sans cesse les objets comme s'ils étaient présents... Je demande ce que c'est que cette nouvelle éloquence? Démosthène, Cicéron, Bossuet, Maffillon, Linguet, Fléchier même ne l'ont point connue.

Quel luxe d'ornemens ambitieux! Quelle prodigalité asiatique! Quelle profusion d'images! Sur quelle partie du discours que vous vouliez porter vos regards, elle étincelle, elle éblouit; pas une pauvre petite phrase simple & sans éclat, où l'œil fatigué puisse se réposer...

Me ferait-il permis de le dire avec tout le respect qui est dû aux grands talens de l'orateur, & à ses excellentes intentions? Son genre est mauvais.

Ce n'est pas qu'il appartînt à chacun d'avoir un défaut qui suppose autant d'esprit: mais toujours est-ce un défaut.

Ce n'est pas non plus que je prétende corriger la manière d'écrire d'un auteur distingué, dont je prendrais volontiers des leçons; mais je crois que mon devoir de journaliste m'oblige à relever un défaut brillant, que bien des gens admirent & qu'on s'efforcerait peut-être d'imiter.

Je dirai donc sans détour, qu'un pareil discours ressemble fort à un recueil d'énigmes ingénieuses. On ne fait ce que c'est: est-ce éloquence ou poésie audacieuse? *Ouvrir son ame, comme un œil, sur un vaste horizon: la vérité, qui dans l'œil, comme dans un*

creuset , s'épure lentement au feu d'une lampe solitaire : l'imprimerie qu'il faut regarder comme une loi d'accélération de l'esprit humain : entassez , en écrivant l'histoire , des hommes sur des jours , & des fuiliités sur des dates , &c. &c. &c. est-ce là de la prose ? Elle est bien pindarique !

Si l'on reprochait à l'éloquence de Démosthène de *sentir l'huile* , que sera-ce de celle-ci ? ... M. S** me paraît être l'exemple le plus remarquable de l'abus des images en éloquence. Et , puisque l'occasion s'en présente , je vais exposer ici quelques-unes de mes idées sur ce point intéressant de l'art oratoire.

Rien ne produit peut-être un plus grand effet en éloquence qu'une image bien placée. Elle explique souvent mieux que ne le ferait un long détour ; elles prouvent quelquefois mieux que ne le ferait un long raisonnement ; les images donnent au discours de l'élévation & de la majesté ; elles raniment l'attention ; elles prêtent *de la couleur & du corps aux pensées* ; elles font l'expression naturelle des passions. Mais il faut savoir les ménager & ne s'en servir qu'à propos.

Je crois qu'on peut établir trois règles sur l'emploi des images en éloquence : *simplicité , grandeur , économie.*

Simplicité. Il me semble que l'orateur doit s'interdire les images tirées des arts , de la mécanique , de la chymie , de la physique , de la géométrie : le vaste champ de la nature n'est-il pas assez riche en fleurs ,

sans qu'on ait besoin de mettre à contribution l'atelier de l'artiste & le laboratoire du chymiste , pour y forger , si je puis m'exprimer ainsi , des *fleurs artificielles* ? L'image cesse encore d'être simple , quand l'orateur se complait trop long-tems à la suivre , & en fait ainsi une allégorie. Quand l'idée de *labyrinthe* par exemple , amène celle d'un *fil d'or* , & d'un *minotaure* , & que chacun de ces nouveaux traits a encore son accompagnement d'images , l'image elle-même devient un vrai labyrinthe. Il suffit même que les rapports entre l'image & l'objet soient trop finement apperçus , pour que l'image cesse d'avoir la simplicité oratoire. On pourrait dire quelquefois qu'il n'y a que trop de justesse & d'exactitude dans son application , & que c'est précisément cette excessive justesse qui nuit à la simplicité.

Grandeur. Ce n'est pas assez que l'image soit simple , juste & même agréable ; si elle manque d'une certaine dignité , elle est toujours déplacée en éloquence. Un prédicateur disait qu'on devient meilleur par le commerce des gens de bien , *comme on se parfume à la longue , en se promenant parmi les jasmins & les roses* : je n'oublierai de ma vie cette charmante image ; mais je sens qu'un goût sévère la réproouve. Que lui manque-t-il ? De la noblesse. S'il en coûte trop à l'orateur de renoncer à une image qui n'a que ce seul défaut , il a la ressource de l'ennoblir par l'expression. « A la lumière de la religion , les passions languissent & meu-

rent : semblables à ces tristes oiseaux , disgraciés de la nature , qui ne peuvent souffrir le jour & ne vivent que dans les ténèbres. . . » Je ne crois pas qu'Aristarque ni Rollin eussent pu faire le moindre reproche à cette phrase. Observons en passant , que rien n'est moins susceptible que le gracieux d'être ennobli par l'expression. Le grand & le gracieux sont presque irréconciliables.

Enfin , *économie*. Trop d'images étourdit. Les anciens orateurs étaient extrêmement réservés à cet égard , & il me semble qu'ils avaient raison : des images multipliées distraient , amusent , occupent trop l'esprit & nuisent par là à l'effet de l'éloquence. Il faut éviter sur - tout le retour fréquent de ces figures qui sont image : *je vois , je découvre , je me représente , je crois entendre , je lis*. Ce n'est qu'à la poésie qu'il est permis de tout animer. *Le mensonge dit , &c. & la vérité répond , &c.* Voilà , par exemple , une des tournures de notre orateur ; & la conversation du mensonge & de la vérité remplit quatre pages. Modeste éloquence ! laisse à la poésie ce fard , dont l'usage n'est pas fait pour toi : un coloris plus naturel te sied bien mieux. Il est des images qu'on ne saurait trop multiplier dans le discours ; ce sont celles dont l'empreinte est , pour ainsi dire , à demi effacée par l'usage. Si l'on y prend garde , on verra que presque tous les verbes qui expriment une action physique , *répandre des vérités , dissiper des illusions , éclairer l'esprit , &c.*

presque tous les adjectifs qui expriment un attribut physique , *une vérité lumineuse , un système ténébreux & confus* , &c. présentent des images à l'esprit. Il en est de même de quelques substantifs , *une source de consolations , un abyme de misères* : il en est de même de plusieurs adverbes ou prépositions , telles que *peu à peu , entre , parmi , au milieu de*. Je me suis persuadé que l'élégance du style oratoire dépendait beaucoup du fréquent emploi de ces mots heureux & du soin d'éviter ceux qui sont abstraits. Lisez Racine : c'est son art ; à peine y trouvez-vous de loin en loin quelques images développées : mais à chaque vers vous trouvez de ces images qui ne ressortent point & qui entrent , pour ainsi dire , imperceptiblement dans le tissu du discours.

Finissons cette digression par une remarque générale. Les *figures de mots* sont le grand arsenal de l'éloquence : les *figures de pensées* sont celui de la poésie. Il est permis sans doute à l'éloquence d'y entrer : mais qu'elle use sobrement de cette liberté. Une prosopopée dans un discours peut être saisissante : deux , peut-être non.

Comment expierai-je une critique aussi franche ? En faisant l'analyse du discours , auquel je n'aurai plus maintenant que des éloges à donner. Que de beautés rachètent le seul défaut qu'on puisse reprocher à l'orateur ! De quoi qu'il parle , il en dit des choses , ou neuves , ou fortes , ou profondes , ou sublimes. . . Les

morceaux même que j'ai cités comme défectueux ; quels traits on y trouve ! *Ce Capitole qui s'élève à une telle hauteur que tout l'univers l'apperçoit & tremble*, est digne de Bossuet par le sens , & de Fléchier par l'harmonie. Le début du second morceau est touchant ; la fin en est sublime. Même en critiquant , j'admire.

Le sujet du discours est bien choisi ; il ne saurait être plus riche ni plus varié. Deux parties : les progrès qu'a fait l'esprit humain , & ceux qui lui restent à faire... quelle immense carrière s'ouvre l'orateur !

Exorde. L'amour de l'utile semble caractériser notre siècle : à quoi le devons-nous ? A l'imprimerie , par laquelle les pensées des grands hommes *sont devenues immortelles & publiques*. Jusqu'à l'heureuse invention de ce bel art ,

De peindre la parole & de parler aux yeux , on ne parlait guere qu'à l'oreille , juge plus incompetent & plus capricieux que l'œil , des pensées de l'esprit. Il semble que l'oreille soit plus l'organe de la passion , l'œil celui de l'esprit & de la raison. En changeant ainsi de tribunal , les ouvrages du génie ont aussi changé de caractère : on parlait pour entraîner ; on a écrit pour instruire : les sciences , qui auparavant perdant à chaque pas la trace de l'expérience , *tournaient plutôt qu'elles ne marchaient* , ont pris une forme nouvelle : insensiblement tout est devenu plus solide... Cette observation est très-fine , & je la crois très-vraie.

Voltaire, qui a servi pour les beaux-arts, comme Fontenelle pour les sciences, de nœud entre les deux siècles de notre littérature, a cherché l'utile dans ses tragédies & dans ses histoires; même en se jouant, il ne l'a point perdu de vue.

Rousseau a beaucoup contribué à répandre le goût de l'utile. . . « Cet écrivain éloquent, hardi & singulier, semblait avoir juré de désespérer son siècle malade, tantôt en lui révélant des maux incurables, tantôt en lui prescrivant des remèdes impraticables. Aigrissant tout de son propre malheur, . . . il ne dit jamais rien qui fût absolument vrai, puisqu'enfin l'exagération du vrai même est un mensonge. Malgré cela, il fut utile; il le fut sur-tout par ses excès: car tel est l'esprit humain, il a besoin d'être poussé au-delà du but pour l'atteindre. Rousseau attaqua tous nos arts, notre éducation, la société même; il les dénonça à la nature, comme on dénonce à une mère les fautes de ses enfans; & nous, nous les défendîmes (*comme des enfans revêches & mutins*, aurait pu dire l'orateur en suivant la même image). En général, toute dispute est utile, non à ceux qui la soutiennent, mais à ceux qui savent l'écouter. . . » Je ne conviens pas que Rousseau ait toujours exagéré; mais du reste, j'aime fort ce morceau.

Voyez nos académies; les prix qu'elles accordent sont pour l'utile. . . Voyez nos sciences; à l'esprit de système a succédé le goût de l'utile. « Autrefois

nous allions péniblement à elles ; maintenant elles sont dans la foule ; elles nous écoutent ; nous leur parlons de nos besoins , & elles s'en occupent presque toujours. » La physique s'empresse à les servir ; elle est venue à bout d'éloigner la foudre de nos demeures. La géométrie , redescendue de ses hautes spéculations , a mesuré la terre , dirigé nos vaisseaux , guidé nos artistes & nos mécaniciens , perfectionné presque tous nos instrumens. La chymie est parvenue à saisir , à décomposer l'air même , & à le purifier ; c'est pour nous qu'elle cherche à pénétrer les secrets de la nature. La chirurgie , cette courageuse bienfaitrice de l'humanité souffrante , a tenté avec une heureuse hardiesse de nouvelles opérations , elle a emprunté le secours même du feu. Au lieu de trophées guerriers , l'auteur voudrait qu'on en élevât de chirurgiques ; au casque , à la pique , à la hache , à l'épée sanguinaire , *ornement furieux de nos ceintures* , comme l'appelle Haller , pourquoi ne pas substituer la lancette secourable & le lithotome salutaire ? La médecine a fait aussi des progrès , & s'est alliée avec la morale , pour mieux nous guérir. . . « La morale , laissant là ses discours , demande souvent à la médecine ses préceptes sur les maux du corps ; & la médecine , laissant là ses breuvages , demande à la morale ses conseils sur les maladies de l'ame. Une morale sage ramene plusieurs passions au régime ; une médecine prudente ramene plusieurs maladies à la raison. » Dociles

à leurs leçons , les meres allaitent aujourd'hui leurs enfans (a). La théologie est devenue raisonnable , tolérante & lumineuse. Il s'est formé entre tous les arts & toutes les sciences comme une espece de ligue ; on les voit s'entr'aider ; & c'est à l'esprit philosophique qu'on doit ce rapprochement. Cet esprit a ses abus sans doute ; mais « le fer a sa rouille , & nous gardons le fer , & nous le polissons. »

Attachons-nous plus particulièrement à la morale , qui est la grande science de l'homme. Son effor n'est-il pas devenu plus hardi ? Son plan ne s'est-il pas élargi ? Que de lumieres nouvelles sur le cœur humain nous a valu la découverte de l'Amérique , où nous avons trouvé des peuples sauvages , des sociétés naissantes , des arts au berceau ! Insensiblement ces faits ont germé , l'homme a été mieux connu , & dès lors la morale a été cultivée avec plus de succès.

« Montaigne n'avait épié l'homme que du fond de son propre cœur ; avec un pinceau original comme son sujet , il le peignit dans toutes les attitudes bizarres , où son œil minutieux & pénétrant avait pu le surprendre... » Jamais , à mon gré , on ne caractérisa aussi bien Montaigne. . . « La Rochefoucault peignit

(a) Au reste , est-ce un bien si réel ? Rétif de la Bretonne ne le pense pas. Ni moi. Ce n'est pas le tout que de donner son lait à son enfant : il faut que ce lait soit bon. Se faire apporter deux fois par jour un enfant pour lui donner le sein , & le remettre à une garde d'enfans. . . quelle momerie , & l'on se croit nourrice !

l'homme à la cour ; la Bruyere à la ville ; Nicole dans le sanctuaire... » C'est de ce dernier & de Pascal que M. de S. Lambert dit ingénieusement :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'est l'homme & ce qu'il doit être.

Ici , je voudrais que l'orateur eût dit un mot des anciens moralistes , de Ciceron & de Sénèque , de Plutarque , d'Epictète & de Marc - Antonin. Il veut que ce soit Helvetius , qui le premier a envisagé l'homme *comme un être à sa place , dans un monde où chaque être a la sienne ;* après que Locke , *vrai législateur de la raison humaine* , nous eut appris *d'où elle venait , où elle allait , jusqu'où elle pouvait aller , & comment elle y pouvait aller.*

Montesquieu fit peut-être plus encore ; il entreprit au moins bien davantage. Son *Esprit des loix* est un ouvrage à refaire... « Mais alors même on admirera l'édifice que cet homme de génie avait consacré à l'humanité : on le respectera comme ces temples antiques , où , malgré de grandes fractures , des désunions entre les parties , on sent encore , avec un respect religieux , la présence du génie qui le fit , & de la divinité pour laquelle il fut fait... L'audace seule du projet décele le génie : il n'appartenait qu'à un grand homme de le concevoir ; mais il n'appartenait point à un homme seul de l'exécuter. »

Toutes

Toutes les parties de la législation commencent à se ressentir de l'influence *progressive* (a) de la morale. Les loix criminelles s'humanisent; le chaos des loix civiles se débrouille; la procédure se simplifiera. L'abbé Reynal a rédigé le code des loix du commerce; la science des finances, si importante depuis que *la plume de la finance est presque devenue le sceptre du gouvernement*, (b) a été approfondie, & nous avons eu de grands hommes en ce genre. On pense bien que M. Necker n'est pas oublié: nous louerons aussi le courage avec lequel l'orateur paie un tribut d'éloges à la mémoire du vertueux Turgot. « Il voulut, dit M. S. guérir deux grands maux de l'état, le chancre de l'agriculture dans les corvées, & celui du commerce dans les communautés. . . Mais il eut le malheur, dans nos finances, d'armer la vertu qui le guidait, du fil d'un système qui rompait souvent & ne pliait jamais. »

L'art de la guerre, protecteur de tous les autres arts, odieux seulement quand il sert nos fureurs, a fait des progrès étonnans sous « un roi, dont le génie imprima un grand mouvement à son siècle : » homme prodigieux, qu'heureusement pour l'Europe, la nature réserva pour une époque où l'héroïsme n'est

(a) J'emprunte ce mot du poëte Thompson: il a dit *la vérité progressive*. Ceux qui savent lire sentiront bien toute la beauté de l'épithète.

(b) Cette phrase rappelle à l'esprit le vers heureux de Lemierre:

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.
 Novembre 1781. B

plus qu'un torrent « dont le cours est très-limité par la disposition du terrain où il coule. . . » De plus, M. de Guibert, dans son éloquente Tactique, a ouvert une savante école de cet art terrible des combats.

Quelle réforme encore dans les loix ecclésiastiques ! & que nous sommes loin de ces siècles de ténèbres, où l'on vit dans les croisades, le fanatisme, *d'un seul mot, d'un seul signe, faire de l'Europe un désert, de l'Asie un tombeau ! . . .* Ici l'auteur a inséré dans son discours un synonyme à ajouter à ceux de l'abbé Girard.

INCONVICTION, INCREDULITÉ, IMPIÉTÉ.

« Ne distinguera-t-on jamais l'*inconviotion* qui doute en examinant, de l'*incrédulité* qui nie sans examen, & de l'*impiété* qui nie la religion de l'état & l'attaque en public ? L'*inconviotion* est un malheur, l'*incrédulité* un ridicule, & l'*impiété* un délit. Il faut plaindre l'*inconvaincu*, éclairer l'*incrédule*, & punir l'*impie* quand il est perturbateur. Hors de ces limites tout est libre à la raison humaine. . . » Ces distinctions d'idées plaisent ordinairement par leur finesse & leur précision ; mais il est bien rare qu'elles soient parfaitement justes.

On nous parle enfin de l'Encyclopédie, comme du Panthéon des connaissances humaines, comme d'un temple dont le portique est magnifique. . . Soit ! Et il aura donc pour inscription :

Dans les choses grandes & belles

C'est assez d'avoir entrepris. . .

Mais l'orateur ne veut pas qu'on en plaïsante , & il nous dit à ce sujet : . . . « La gloire était bonne autrefois ; maintenant , & chez vous sur-tout , elle ne vaut plus ce qu'elle coûte. Autrefois on était homme de génie aux frais de ses contemporains ; maintenant , & chez vous sur-tout , on l'est aux siens même. . . . S'il en est ainsi , l'auteur de ce discours y perd. Mais cela n'est-il point plus ingénieux que vrai ? De tout tems , les amans , même les plus favorisés , de la gloire , se font plaints d'elle ; je ne déciderai point si c'est leur faute , ou la sienne.

Tout s'achemine donc au bien : mais tout n'est pas bien. Qu'il s'en faut ! . . . C'est le sujet de la seconde partie.

Avant que de passer à l'analyse de la seconde partie , sur laquelle je prévien que je serai court , qu'on me permette une réflexion.

Ne négligeons - nous point un peu trop l'agréable pour l'utile ? On n'approfondit plus les arts d'agrément ; on ne daigne plus n'être que littérateur ; tous nos littérateurs s'érigent en philosophes & en politiques ; chacun va raisonnant de commerce , de loix , de finance , de religion ; ces matieres sérieuses sont devenues le fonds de notre littérature. . . Racine & Boileau n'étaient & ne voulaient être que littérateurs ; ils ne s'occupaient que de vers & de rhétorique ; les

moindres détails de critique étaient importants pour eux ; bien tourner un vers , éviter un mot désagréable , amener naturellement une rime difficile , leur paraissait une grande affaire ; voilà de quoi ils conversaient , à quoi ils rêvaient. . . Pauvres esprits ! ils auraient plutôt lu dix fois leur Longuin qu'une fois l'*Histoire philosophique* ; ils se trouveraient fort étrangers au milieu d'un cercle de gens de lettres de nos jours. . . Et c'est ainsi qu'on excelle : nous n'aurons qu'à ce prix de grands poètes & de grands orateurs. . . Or je soupçonne que la décadence des arts de pur agrément pourrait bien à la longue entraîner celle de l'utile. Je ne fais ; mais il me semble qu'il ne faudrait pas négliger si fort la culture des fleurs.

Je reviens à la seconde partie du discours de M. S. Effrayé de la multitude de terres incultes & désertes que présente la mappe-monde des connaissances humaines, il n'ose entreprendre de les parcourir : il se borne à indiquer ce qui manque à la morale & à la législation.

Selon lui , comme selon Linguet , le *droit des gens* n'est qu'une chimère. Mais pourquoi n'avons-nous point encore de *droit naturel* ? Car ce n'est pas le droit naturel que la science embarrassée qu'on enseigne sous ce nom dans nos universités. Enseigner la morale selon la méthode aride de Wolf , ou l'accouttrer , comme Puffendorf & Grotius , du fatras le plus étrange d'érudition , n'est-ce pas la défigurer

entièrement ? La morale naturelle ne devrait être , dit l'orateur , que *l'histoire raisonnée de l'homme qui sent* ; comme la vraie métaphysique n'est que *l'histoire raisonnée de l'homme qui pense* . . . Je suis de son avis ; & c'est à mon gré un excellent traité de droit naturel que le fameux discours sur l'origine de l'inégalité.

Où finit le droit naturel , commence le *droit politique*. Ici encore , nous ne sommes éclairés qu'à demi. Point de nation à laquelle il ne manque quelques lois politiques essentielles ; point de nation qui ait rédigé & rendu public , comme il devrait l'être , le code de ses lois politiques.

Passons aux *loix civiles* : quel chaos ! & qu'y verrons-nous ? « Des lois sur des lois , des lois contre des lois ; des lois sans objets , & beaucoup plus d'objets sans lois ; des lois inutiles , des lois insuffisantes , des lois oubliées , des lois contradictoires , des lois dangereuses , des lois impossibles... » Hâtons-nous de sortir de cette brouffaille.

Que dirons-nous des *loix criminelles* ? Il n'est que trop vrai qu'on peut les suivre *de siècle en siècle à la race ensanglantée de leurs erreurs* . . . Et c'est bien lentement qu'elles se réforment. Combien elles laissent d'échappatoires au coupable audacieux & rusé ! . . . Mais innocent qu'elles poursuivent , ne fait que dire « en emblant , *ce n'est pas moi* , baisse la tête , & se aîne à l'échafaud . . . Dieu protecteur ! cachez l'in-

corriger ; voilà ce que ne donne pas toujours le progrès des lumières.

Cependant ces lumières , qui s'accroissent sans cesse , rendent les abus toujours plus sensibles , & il faudra bien enfin qu'ils disparaissent : bientôt même ils tomberont d'eux-mêmes ; il n'y aura plus de gloire à les détruire ; on dira , *laus est temporum , non hominum...* Ames généreuses , qui aspirez à la reconnaissance de l'humanité , qui êtes amoureuses de la véritable gloire ! vous n'avez pas un moment à perdre. Hâtez vos bienfaits , si vous ne voulez pas en perdre le mérite. (a)

Ce discours est un recueil précieux de pensées belles & justes , d'expressions heureuses , de sentimens nobles : le génie & l'humanité le conserveront à jamais dans leurs archives : il donne beaucoup à penser , parce qu'il est le fruit d'une profonde méditation. Je sens si fort tout son mérite , que je me repens presque d'avoir osé en faire une critique littéraire. . . Et cette critique était pourtant si juste que je la confirme dans le fort de mon enthousiasme pour l'auteur. C.

(a) Comme l'idée renfermée dans ce paragraphe pourra trouver des censeurs , je me crois obligé de déclarer ici qu'elle appartient au journaliste.



Discours prononcés dans l'académie française , le jeudi 19 juillet 1781, à la réception de M. de Chamfort , &c. Paris , chez Demonville , imprimeur-libraire de l'académie , 1781.

QUE le journaliste de Neuchatel parle aussi d'académie & d'académiciens ! C'est un peu tard , il est vrai : mais , comme dit le proverbe , *il vaut mieux tard que jamais.*

L'influence du siecle , cette pente à l'utile , dont parle M. S. dans son discours , se fait sentir jusque dans les harangues académiques. Aujourd'hui le néophyte ne donne plus que deux ou trois phrases à l'expression de ses *transports* , (*a*) autant aux éloges d'étiquette & de commande : le reste n'est qu'une appréciation fine , ingénieuse , bienveillante , mais point emphatique , du mérite de son prédécesseur. Le consul académique répond à peu près sur le même ton , refait à sa maniere le panégyrique funebre du défunt , puis

(*a*) M. de Chamfort se sert pourtant encore du mot de *transport* , qui nous paraît plaisant à nous autres Suisses. Mais ce n'est peut-être qu'un reste de l'ancien usage , qui va sans doute bientôt passer tout-à-fait de mode... comme peut-être aussi ce petit grain d'encens tributaire , dont la fumée noircit les grands noms de Richelieu & de Louis , ne se brûlera plus. Et il en est tems.

fait aussi (a) le panégyrique inaugural du récipiendaire, en lui demandant pardon, selon l'usage, des éloges *en face*, dont l'usage veut qu'on afflige sa modestie.

Ainsi tout académicien a la consolante certitude d'être au moins loué deux fois, (mais d'office : & qu'est-ce au fond qu'un éloge d'office ?) l'une pendant sa vie, l'autre après sa mort.

Tout se passe donc en éloges ? . . . Que voulez-vous ? il faut bien, comme l'observe très-judicieusement M. Séguier dans sa réponse à M. de Chamfort, que l'académie justifie au public les choix qu'elle fait. D'ailleurs, quand la louange n'est ni fade ni exagérée... quand ce musc est bien préparé, il n'exhale plus qu'un parfum léger, agréable aux plus délicats.

Les titres de M. de Chamfort (j'entends ceux que le public connaît) à la dignité académique, sont sur-tout l'éloge de Molière & celui de Lafontaine. . . Par la satire & l'épigramme on se ferme l'entrée de ce sanctuaire ; & il est surprenant que le méchant Boileau n'en ait pas été exclus. La porte s'ouvre à qui fait louer, à qui a fait ses preuves dans ce genre : *dignus, dignus est intrare*. M. Thomas, M. de la

(a) On loue, tant qu'on peut, le vivant un peu plus que le mort ; & c'est bien fait : il en fait plus de gré : ou du moins c'est une offense que la modestie, comme on le fait, pardonne toujours fort aisément.

Harpe, M. de Chamfort ont loué, & seront loués à leur tour.

- On peut dire que le discours même de réception du nouvel académicien est un nouveau titre qui justifie son élection. Il est très-bien fait, très-finement pensé, très-intéressant, très-agréable à lire : il ne lui manque qu'un peu plus de naturel. Et ce petit défaut vaut-il la peine qu'on le relève, dans notre siècle, & sur-tout dans un discours académique ?

Il y a pourtant des choses très-naturellement exprimées ; mais ce sont de ces petites phrases, qu'on fait simples tout exprès, qui sont simples avec art, comme le sont quelques sermons ; c'est de ce naturel ingénieux & recherché, dont Fontenelle a dit que *la manière la plus naturelle d'exprimer une chose n'est presque jamais celle qui se présente le plus naturellement*. Je le crois vraiment bien ! Cet écrivain trop ingénieux attachait au mot *naturel* un tout autre sens que nous. Pour lui, ce terme ne désignait qu'une simplicité élégante, une apparente négligence de style, une aisance non moins étudiée que l'expression la plus ornée : c'est ainsi que les *Mondes* sont écrits très-naturellement. . . Comment cette jolie maxime, si peu naturelle elle-même, a-t-elle fait fortune ? Quoi ! il s'agissait de naturel, & on en a cru Fontenelle ! S'y connaissait-il ? Qu'on me cite de lui une seule phrase naturelle. Eh ! s'il avait su ce que c'est que la nature, aurait-il jamais osé écrire

cette phrase sacrilège ? *Le sublime est si peu naturel !*
 Que ne disait-il, *le sublime m'est si peu naturel ! . . .*
 Neveu dégénéré du grand Corneille ! que disais-tu là ?

Quoi qu'il en soit, le défaut que je reproche ici à M. de Chamfort est presque l'opposé de celui que je reprochais tout-à-l'heure à M. S. & il me paraît plus grand. Des pensées trop subtiles, des expressions trop maniérées, une précision où il y a plus d'esprit que de force, je ne fais quel soin excessif de penser & de parler toujours juste, gênent trop l'éloquence. Des vêtemens plus amples lui donnent un air plus majestueux.

Par exemple, l'orateur doit parler de la chevalerie : comment fera-t-il ? Le voilà fort embarrassé entre l'honneur & l'amour. Il s'avise enfin que « l'ancienne chevalerie, ayant uni *très-bien* l'honneur & l'amour, il doit, quoi qu'il arrive, il doit, en parlant de l'ancienne chevalerie, unir, *bien ou mal*, l'amour & l'honneur. . . » Quel embarras ! & quelle décision ! On croit lire un refrain de ballade. Qui se serait attendu à une pareille gentillesse au milieu d'un discours sérieux ?

En vous parlant du décroissement de l'ancienne barbarie, il vous dira qu'on peut en suivre *les teintes diverses & les nuances variées dans toutes leurs dégradations successives*. . . Aimez-vous ces *teintes* & ces *nuances* ? Aimez-vous qu'on loue l'académie de des-

finer d'une main sûre les contours & les proportions d'une statue, d'un buste, d'un tableau ? Aimez-vous qu'on dise qu'une grande partie de l'éloge de quel qu'un réside dans son caractère ? . . . Voilà un genre d'éloquence qui me semble bien subtil , & dirai - je ? bien académique.

Dans ce que dit M. de Chamfort à la louange de M. de Sainte - Palaye , auquel il succède , trois choses principalement fixent l'attention du lecteur .

Ce laborieux & patient écrivain préparait depuis très-long-tems un ouvrage très-volumineux & très-intéressant , qu'il n'a point encore publié , mais qui sera achevé & rendu public dans peu de tems. C'est un dictionnaire de notre ancien idiôme , qui sera comme l'histoire de notre langue , où l'on pourra en suivre toutes les révolutions , image fidelle de celles des mœurs. « On y verra un idiôme barbare , assemblage grossier des idiômes de nos provinces , se former lentement & par degrés presque insensibles ; lutter , pour ainsi dire , contre lui-même ; indiquer l'accroissement & le progrès des idées nationales par les termes nouveaux , par les changemens que subissent les anciens , par les tours , les figures , les métaphores qu'amènent successivement les arts , les inventions nouvelles , enfin par les conquêtes que notre langue fait de siècle en siècle sur les langues étrangères. On observera , non sans surprise , le caractère primitif de la nation consigné dans les élémens

L'orateur académique n'a pas négligé d'embellir & d'égayer son discours des riantes couleurs que lui offrait un semblable sujet. Il décrit avec complaisance « ces mœurs brillantes & célèbres, ces hauts faits, ces aventures, ces tournois, ces fêtes galantes & guerrières, ces chiffres, ces devises, ces couleurs, présens de la beauté, parure d'une jeunesse militaire; ces amphithéâtres, ornés de princes, de princesses; ces prix donnés à l'adresse, ou au courage; ce second prix, plus recherché que le premier, nommé *prix de faveur*, & décerné par les dames, quand le chevalier leur était agréable; ces jeunes personnes, *dont la naissance relevait la beauté, ou plutôt dont la beauté relevait la naissance*, (a) & qui ouvraient la fête en récitant des vers; ces dames qui, d'un mot, arrêtaient, à l'entrée de la lice, le courtois chevalier, dont une seule avait à se plaindre. » Quand est-ce que les mœurs ont été plus *piquantes*, plus *pittoresques*, plus *poétiques*, comme s'exprime l'orateur? On se croit transporté au siècle d'Homère. Aussi vit-on renaître la poésie & le goût des lettres, qui ne recommencerent à tomber en mépris *qu'au moment où les subtilités épineuses de l'école en hérissèrent toutes*

(a) Voilà, par exemple, de ces phrases gentiment agencées, que je ne puis souffrir, s'il m'est permis de le dire en bon Suisse. Elles ont quelque chose de si petit, de si gêné, de si peu naturel!... de bien moins naturel que le sublime, en vérité!... Quant à moi, j'aimerais mieux être coupable de dix solécismes.

les

les branches, brillantes auparavant du vif éclat des fleurs de la poésie.

La chevalerie fut incontestablement un bien pour le siècle où elle fut instituée, & peut-être était-elle le passage naturel & nécessaire, le seul passage praticable de l'état de barbarie à celui de civilisation. On aime à se rappeler cet institut, qui imposait à tout chevalier l'obligation de mourir, s'il le fallait, pour son Dieu, pour son souverain, pour ses frères d'armes, pour le service des dames, (a) pour secourir les faibles & les opprimés.

Jusque là le récipiendaire & le directeur sont parfaitement d'accord. Mais les mœurs chevaleresques sont-elles à regretter ? M. Séguier paraît penser que oui ; M. de Chamfort, que non : & nous penchons beaucoup pour le sentiment de ce dernier. En effet, l'amour de l'ordre est un principe bien préférable à l'honneur : il guide bien plus sûrement ; il est d'un ordre bien supérieur ; il produit des effets bien plus excellens. Nous lui devons « ces grandes ames des Turenne, des Montausier, des Catinat, l'honneur à la fois & de la France & de l'humanité ; caractères imposans, où respire, à travers les mœurs & les idées françaises, je ne sais quoi d'antique, qui semble trans-

(a) Voilà donc les dames seulement au quatrième rang. La réforme ou l'abus [M. de Chamfort ne décide pas] qui les plaça dans la suite au second, fut sans doute, nous dit-il, l'ouvrage des chevaliers Français.

Décembre 1781.

C

porter Rome & la Grece dans le sein d'une monarchie. Mélange heureux de vertus étrangères & nationales, qui, semblables en quelque sorte à ces fruits nés de deux arbres différens adoptés l'un par l'autre, réunissent la force & la douceur, conservent les avantages de leur double origine. »

J'ai parlé de l'honneur. M. de Chamfort est enchanté de cette idée, *créée ou adoptée*, dit-il, *par la chevalerie* : ne fallait-il point dire, *défigurée* ? Il me semble que cette invention, ou cette adoption, comme on voudra l'appeller, a rempli l'Europe de préjugés funestes. On nous vante la noblesse & l'indépendance de cet honneur qui ne relève, nous dit-on, *que du ciel & de l'opinion publique*. . . *Que du ciel & de l'opinion publique !* Singulière association d'idées ! *Que de Dieu & des fots !* . . . Eh ! qui est plus esclave que celui qui courbe sa tête sous le joug de l'opinion publique ? Que Zénon avait bien raison de dire qu'il n'y a d'homme libre sur la terre que le sage ! *Solus sapiens liber.*

Transcrivons ici le morceau suivant sur ce grand Duguesclin qui, aux qualités d'un preux chevalier, fut réunir les vertus *noblement populaires*, qui caractérisent le véritable héros. . . « O Duguesclin ! ce fut ta vraie gloire, ta gloire la plus belle. O toi, qui, à ton dernier moment, recommandes le peuple aux chefs de ton armée ! ah ! qu'un ennemi, qu'un Anglais vienne déposer sur ton cercueil les clefs d'une

ville que ton nom seul continuait d'assiéger ; qu'il ne veuille les remettre qu'à ce grand nom , & , pour ainsi dire , à ton ombre ; j'admire l'éclat , les talens , la renommée d'un général habile : mais si j'apprends que ce même Duguesclin , malade & sur son lit de mort , entendit , à travers les gémissemens de ses soldats & des peuples , retentir dans la ville ennemie , assiégée par lui-même , le signal des prières publiques adressées au ciel pour sa guérison ; si je vois ensuite la France entière , *je dis le peuple* , arrêter de ville en ville & suivre consternée ce cercueil auguste , baigné des larmes du pauvre... Votre émotion prononce , messieurs ! elle atteste... que le ciel n'a mis la vraie gloire que dans l'hommage volontaire de tout un peuple attendri. » (a)

(a) Ce morceau est assurément fort beau ; c'est , à mon gré , le plus oratoire , & presque le seul véritablement oratoire , de tout ce discours. Mais je crois devoir y observer quelques inexactitudes. Dès le commencement , *ah !* placée si-tôt après *ô* , fait un mauvais effet. Ensuite , *qu'un ennemi , qu'un Anglais* , cette coupe de phrase semble indiquer un mouvement que je ne trouve pas : j'aurais dit simplement *qu'un Anglais ennemi*. Et puis , *j'admire l'éclat... d'un général* : peut-on dire , *l'éclat d'un général* ? Je n'approuve pas non plus *la France entière , qui arrête un cercueil de ville en ville* ; ni la suspension de la fin , qui produit trop peu d'effet ; ni cette émotion qui atteste... Que tout cela est petit ! dira-t-on... Oui : mais de toutes ces négligences légères résulte un effet total , qui affaiblit l'impression de tout ce qu'on dit de mieux. Nos écrivains modernes ont grand tort de dédaigner , comme ils le font , ces petites attentions , ce *fini* , qui fait peut-être le plus

Voilà ce que je dirai sur la chevalerie : matière ; dont j'ai ici pour la première fois l'occasion d'entretenir mes lecteurs , & sur laquelle , précisément par cette raison , j'ai cru devoir un peu m'étendre.

Passons maintenant au troisième objet d'intérêt que j'ai annoncé : c'est le caractère même de M. de Sainte-Palaye. Cette partie de son éloge peut donner lieu à bien des réflexions.

Ceux qui ont observé combien le genre de nos occupations influe sur notre caractère , ne seront pas surpris qu'en passant , pour ainsi dire , la vie avec les anciens chevaliers , M. de Sainte-Palaye , que sa tournure d'esprit avait engagé à choisir ce genre d'études , ait encore fortifié ce goût que M. Séguier compare , avec une justesse non moins élégante qu'ingénieuse , « à ces végétaux transportés des pays lointains , qui se naturalisent avec peine dans nos climats , & finissent par prendre la faveur du sol où ils sont transplantés. » L'étude de la chevalerie avait produit en lui un effet semblable à celui que l'étude de l'histoire ancienne avait produit en Montausier.

A vingt-six ans M. de Sainte - Palaye fut membre de l'académie , quoiqu'il eût jusqu'à vingt ans vécu sous les yeux de sa mere ; *partageant auprès d'elle*

grand charme du style. Les regles ont beau être minutieuses ; l'exactitude à les observer n'en est pas moins un devoir important. Une belle broderie n'est pas le tout ; il s'agit aussi du fond.

(a) ces occupations faciles , qui mêlent l'amusement au travail des femmes. Cette éducation , purement maternelle , contribua beaucoup sans doute à le former à l'indulgence dont son panégyriste le loue . . « Né pour aimer , il ne peut haïr , même le vicieux , même le méchant. Ce n'est pour lui qu'un être qui n'est pas son semblable , dont il s'écarte sans colere & presque sans chagrin : douce facilité , qui , sans altérer la pureté de ses mœurs , assurait à la fois , & la tranquillité de son ame , & le repos de sa vie , & qui , lui épargnant la peine de haïr le vice , épargnait au vice le soin de se venger. Heureux caractère , qui , à moins d'être l'effort (b) d'une raison mûrie , paisible & calme après avoir tout jugé , n'est qu'un présent de la nature , & n'est point la vertu sans doute , mais que la vertu même pourrait envier . . » Je ne le pense pas. La vertu regretterait peut-être plutôt

Ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux ames vertueuses ;

cette indignation qui s'affaiblit en vivant , qui s'é-mousse , pour ainsi dire , par le frottement continuel

(a) Partageant . . . avec qui ? Ne fallait-il pas dire avec elle , au lieu de auprès d'elle ?

(a) Encore une chicane. Un caractère ne saurait être l'effort : je ne crois pas cela exact . . On trouvera plaisant qu'un Suisse , dont le style est rempli de fautes , s'avise de critiquer un académicien. Mais si ma critique est fondée , qu'importent mes propres défauts ? J'y crois : mais que font-ils à ceux des autres ?

C iiij

de la société , & qui dans la jeunesse vient de l'énergie du sens moral. Il serait intéressant de comparer entr'elles ces deux dispositions dans leur nature & dans leurs effets. L'une plus à la mode & plus sociable , plait sans doute davantage : mais l'autre serait , je crois , plus utile à la société en général , plus active , plus respectable ; je ne balancerais pas un instant sur la préférence. Comparez - les , même dans leurs excès , pour en mieux juger : Alceste ne vaut - il pas mieux que Philinte ?

Ce qui frappe le plus dans le caractère de M. de Sainte - Palaye , c'est l'intime amitié qui régna entre lui & M. de Lacurne son frère. Ils étaient jumeaux , & , selon l'expression de M. Séguier , *leurs existences étaient , pour ainsi dire , parallèles* : cela même contribuait à resserrer le nœud de leur amitié. Ils vivaient ensemble , voyaient les mêmes personnes , ne formaient presque jamais l'un sans l'autre , étaient inséparables , avaient tout en commun , table & logement , plaisirs & peines , goûts , sentimens & pensées. « Heureux les deux frères sans doute , s'écrie M. de Chamfort. Mais plus heureux encore celui des deux qui , voué aux lettres , & plus souvent solitaire , *arraché (a)* à ses livres par son ami , reçoit de l'amitié ses distractions & ses plaisirs ; qui tous les jours

(a) Il me semble que cette expression violente est ici déplacée. J'aurais dit tout simplement , *quittant ses livres pour son ami*.

épanche dans un commerce chéri les sentimens de tous les jours ; qui ne voit aucun moment de sa vie tromper les besoins de son cœur ; enfin , qui n'a jamais connu ce tourment d'une sensibilité contrainte , aigrie , ou combattue , ce poison des ames tendres , qui change en amertume secrete la douceur des plus aimables affections ! . . . » Cette phrase ne peut manquer de plaire : mais ne sentez - vous cependant pas , comme moi , je ne sais quel embarras qui en diminue un peu l'agrément ? Et cela ne vient - il point de ce qu'elle est trop pensée , trop arrangée ? Le sentiment veut plus de simplicité. Ecoutez Horace dans un sujet à peu près semblable : combien il est plus naturel !

*Felices ter & amplius
Quos irrupta tenet copula , nec malis
Divulsus querimoniis
Suprema citius solvet amor die !*

Ces quatre vers , où le sentiment est pur , sans aucun mélange de finesse ni de métaphysique , ces quatre vers , si simples que je ne crois pas possible de les traduire en prose avec grace , donnent bien moins à penser que la phrase de M. de Chamfort. Et c'est précisément par cette raison qu'ils sont plus touchans. Quand on veut parler au cœur , je crois qu'il faut dire très - peu de chose à l'esprit : sans quoi l'impression est moins distincte , moins une , & ne se conserve pas . . . Revenons.

M. de Lacurne devait se marier , & son frere croyait en être bien aise. Mais aux approches du jour fatal , une douleur inquiete s'empara de M. de Sainte-Palaye , & bientôt la clairvoyante amitié de son frere l'eut pénétré. On s'expliqua , des larmes coulèrent , on se jura une fidélité éternelle , & M. de Lacurne ne se maria point. . . Il fit bien : c'eût été une espece de bigamie. Mais je ne fais ce que les femmes penseront de cette action ; je ne fais pas trop bien non plus ce que j'en pense moi - même.

La mort , seule redoutable aux amitiés sinceres & fermes (car le tems ne peut les user ni aucun effort humain les rompre) la mort vint enfin terminer cette liaison. M. de Lacurne mourut le premier. *Hélas !* disait-il en mourant , *que deviendra mon frere ? Je m'étais toujours flatté qu'il mourrait avant moi . . .* Ne gâtons ce mot sublime par aucune réflexion.

Difons seulement qu'un ami prit soin des derniers jours de M. de Sainte - Palaye ; difons que la mort seule termina ses regrets ; que la vieillesse même , en altérant sa raison , n'affaiblit point en lui le souvenir d'un frere si chéri. Secouru par un jeune homme dans une faiblesse : *ah , monsieur !* lui dit le vieillard , *vous avez sûrement un frere ?*

Il savait donc être ami. Qu'ajouter à cet éloge ? & pourquoi parler de ses vertus ? . . . « L'amitié les suppose , » comme le dit très-bien M. de Chamfort , (mais notez bien que c'est d'une amitié portée à ce

point que nous parlons) « les vertus ! c'est son cor-
tege naturel. . . »

N'avais-je pas raison de vous dire que ce discours ,
quoiqu'académique , était fort intéressant ? C.



*Le sang innocent vengé , ou Discours sur les répara-
tions dues aux accusés innocens , &c. Par J. P.
Brissot de Warville. A Berlin , & se vend à Paris ,
chez Desauges , 1781.*

ENCORE un troisieme discours ; & celui-ci est dans
le bon genre. . . Eloge de journaliste ! dira quelqu'un. .
Comme on voudra : mais en vérité , c'est un mérite
très-réel & très-grand ; car le bon genre est le moins
affecté , le plus naturel : & n'est-ce rien ?

Il y a pourtant des choses à reprendre ; car où n'y
en a-t-il point ? & aujourd'hui sur-tout , que nos écri-
vains , comme je l'ai déjà remarqué , sentent trop
peu le prix de la correction du style & de l'exacti-
tude de l'expression ; enforte qu'un goût sévère ne
trouve presque jamais dans nos ouvrages modernes
rien dont il puisse être entièrement satisfait , rien qui
n'eût encore besoin de quelques coups de lime. . .
Nos auteurs ne se servent plus de cet outil.

On pourra donc reprocher à M. de Warville un
petit nombre de mots hasardés , tel que celui d'*imi-*

praticabilité (p. 62.) ; quelques images de mauvais goût , comme , par exemple (p. 3.) *ma plume est trempée dans vos larmes & dans les miennes* ; des phrases douteuses , comme (p. 4.) *les législateurs ont parti de ce faux principe* ; un emploi déplacé de la physique , lorsqu'il dit (p. 66 & 67.) *le désordre serait donc aussi essentiel à la machine sociale , que la loi du carré des distances l'est à l'attraction actuelle des corps* ! Que fait ici *la loi du carré des distances* ? (a) Des exagérations , entre lesquelles on distingue celle qui termine sentencieusement le discours , & qu'on a imprimée en caractères italiques : *être utile est sans doute le seul moyen de consoler & les autres & soi-même , du malheur d'exister & d'exister en société*. Quel langage , grand Dieu ! Auteur bien-faisant de mon existence ! je te bénis d'avoir préservé mon âme de ce sentiment. . . *Le malheur d'exister* ! Je n'entends pas cette phrase-là . . . Eh ! de grace , à quoi bon ce ton tragique ? . . . Et voilà qu'on m'affaire , pour achever de me mettre de mauvaise hu-

(a) Règle générale : toute comparaison doit éclaircir , orner , ou ennoblir. Une comparaison tirée des sciences n'est guère propre à éclaircir une idée ; il est rare qu'elle soit un embellissement : car les sciences exactes n'ont rien d'agréable pour l'imagination ; & il me semble que leur sécheresse , leur précision , & l'espèce de mécanisme qui s'y rencontre presque toujours , excluent toute noblesse. Il y a bien peu d'images simples , grandes & agréables que l'éloquence puisse emprunter des sciences & des arts ; & le carré des distances n'en est pas une.

meur, que ce lugubre & désespérant M. d'Arnaud, qui est si sombre la plume à la main, & qui nous a donné je ne sais combien de volumes de *Tortures du sentiment*, est un homme de la meilleure humeur du monde. Pourquoi donc tout ce noir, *nisi cum pituita molesta est* ? Je le passe à Rousseau en se retirant de la société ; il a acquis le droit d'en dire du mal. Mais...

Je reprocherais volontiers aussi à l'orateur le faste de son titre. *Le sang innocent vengé*... Hélas, quelle vengeance pour le sang innocent !

Mais qu'est-ce au fond que toutes ces taches légères, qu'un trait de plume peut effacer, répandues sur le corps vigoureux d'un athlète ? Ses muscles sont-ils moins nerveux ?

Quand tout sera dit, il faudra convenir que ce discours est plein de pensées neuves, de chaleur, de force, de vérité, d'éloquence, en un mot : & que voulez vous de plus ?

Si vous croyez peut-être qu'après sa *Théorie des loix criminelles* M. de Warville ne puisse faire ici que se répéter, vous vous trompez : vous le verrez par mon analyse. Ce discours peut être envisagé comme un supplément ; il complète cet intéressant ouvrage : on peut le faire relier avec le second volume, qu'il rendra égal en grosseur au premier.

L'orateur commence à s'étonner de l'indifférence générale sur le désordre, contre lequel il réclame.
« Nous reposons paisiblement, & mille innocens

missent dans les fers!... » Eh ! qui donc est sûr de ne point être frappé , tandis que , le bandeau sur les yeux , la justice agite au hasard le glaive dont elle est armée ? Quel innocent n'a rien à craindre ? J'ai souvent frémi de cette idée , & je puis dire avec M. de Warville : « Accusés ! ô mes frères ! j'ai vu couler vos larmes , & mes larmes ont coulé. »

Et d'où vient donc l'indifférence publique ? Peut-être est-ce de la multiplicité des livres. Autrefois on lisait trop peu ; on lit trop aujourd'hui. Les livres ne font souvent que se répéter les uns les autres , & alors ils consacrent , ils éternisent les erreurs : quelquefois ils se contredisent , & ils jettent alors de la confusion dans les idées : presque toujours ils ôtent à ceux qui lisent beaucoup , l'habitude de réfléchir , de méditer , de penser par eux-mêmes. Que de gens n'ont point d'idées à eux , parce qu'ils sont accoutumés à vivre de celles d'autrui , *qu'ils vont pilletant dans les livres* , comme disait Montagne ! Ce sont de grands enfans qu'on mène aux lisieres , & qui ne hasardent jamais de faire un pas seuls. Aucune des productions de leur esprit n'a un goût de terroir : il n'y croît que des plantes sans vigueur. Au contraire ,

Sponæ sua quæ se tollunt in luminis auras ,

. Lata & fortia surgunt :

Quippe solo natura subest !

Voyez dans les forêts l'arbre né sans culture :

Ses jets irréguliers sont remplis de vigueur ;

Avec quelle fierté sa tige est élancée !
 De quel épais feuillage il couronne sa tête !
 Sauvage , mais superbe , il ne doit rien à l'art :
 Il est à la nature : elle aime à le nourrir. (a)

Telles sont les pensées de l'homme qui ne lit pas trop , qui n'étouffe pas ses propres idées *sous un monceau d'auteurs*.

Lisez , disais-je dans mon précédent journal : je ne l'ai pas oublié , & je le répète encore ; lisez , mais non pas superficiellement , non pas pour charger votre mémoire de tout ce qui a été écrit pour & contre sur tous les sujets. Qui ne fait pas se déterminer , après avoir entendu les raisons des deux parties , est trop imbécille pour être juge. . . De même , quand vous lisez , les auteurs comparaissent devant votre tribunal : ce sont des avocats qui instruisent une cause ; pesez leurs raisons , & prononcez. Il n'est bon de lire que pour penser , & de savoir ce qu'on a écrit sur une matière , que pour mieux se décider. Sinon , ne lisez pas même ce journal : qu'en avez-vous à faire ? O les sottes gens , que ceux qui ont tout lu , & ne sont décidés sur rien ; qui savent à merveille tout ce que d'autres ont pensé sur toutes sortes de sujets , & qui ne savent ce qu'ils en pensent eux - mêmes ! *O feri studiorum !*

M. de Warville a donc raison ; & le *Philosophe du Port-au-bled* , & moi , nous avons aussi raison. Qu'on

(a) Je me permets des vers blancs : c'est toujours un peu plus que de la prose.

nous comprenne bien , & nous sommes tous d'accord.

Dans la première partie de son discours , l'orateur prouve que la société doit un dédommagement aux accusés innocens : & il est bien étrange qu'il faille le prouver. Quoi , la société aurait le droit de violer impunément à l'égard de ses membres les mêmes devoirs qu'elle les punirait de violer à l'égard les uns des autres ! Elle attentera à mes propriétés , à ma liberté , à ma sûreté ; & quand elle aura reconnu mon innocence , elle ne me devra rien pour ce que j'aurai souffert ! elle ne fera que me *rejeter avec indifférence au sein de la société !* Son erreur , sa témérité , sa précipitation , suffiront pour l'absoudre ; & là voilà quitte envers moi ! ... Non ; la société n'a pas plus de droit que le particulier de commettre une injustice ; & si elle vient à en commettre quelqu'une , son devoir est de l'expier. On l'a trop oublié. Il est très-vrai , comme l'observe M. de Warville , que presque par-tout on a négligé de pourvoir à l'intérêt de chaque individu , pour ne s'occuper que du public : de toutes parts de sanguinaires Caïphes ont crié , *il est bon qu'une victime innocente soit immolée à la sécurité de tous.*

Mais comment indemniser l'accusé innocent ? Ce n'est que la troisième partie du discours : selon moi , ce devrait être la seconde. Ainsi j'y viens.

D'abord il est des hommes excommuniés , pour

ainsi dire, de la société, des excitoyens, envers lesquels on n'est tenu à aucun dédommagement. C'est toute cette classe de gens sans propriété, sans industrie, sans travail, & qui par conséquent n'ont point d'honneur à conserver : membres parasites de la société, ils ne subsistent qu'à ses dépens ; ce sont des proscrits, toujours suspects, à qui l'on n'a pu ôter que la liberté de nuire. On peut reprocher à nos états modernes l'existence de cette vermine, qui ne s'engendrerait pas dans un corps politique bien constitué : mais enfin elle existe, & on ne lui doit rien.

C'est donc du citoyen qu'il s'agit ici. Or, quel dédommagement lui assignerez-vous ?

Si vous lui avez enlevé la vie, la lui rendrez-vous ? Hommes si sujets à l'erreur ! est-ce à nous à décerner la peine de mort ? . . . Craignons d'infliger tout châtiment qui ne laisse aucun lieu au retour. Abolissons, & la marque & la mutilation : ne faisons pas un mal irréparable. Punir de mort, après s'être si souvent trompé ! La vie précieuse de l'homme est-elle donc *un meuble que la justice peut briser quand il lui plaît ?*

Quelle compensation pourrez-vous imaginer pour les douleurs physiques ? Comment évaluerez-vous toutes ces humiliations que vous accumulez sur la tête de l'accusé, avant que vous sachiez s'il est coupable ? Vous est-il possible de lui rendre tout son honneur ? La flétrissure est ineffaçable, du moins aux yeux du peuple. . .

« Et dans la classe de ces automates qui se laissent mener (a) aveuglément par le torrent de l'opinion publique , j'ose ranger ces superbes individus qui s'intitulent *gens de bonne compagnie , gens comme il faut*. Comme le peuple , ils végètent sans réfléchir : le tourbillon dans lequel ils circulent , est plus étendu , plus brillant peut-être ; mais , comme le peuple , ils sont mus & entraînés par sa rapidité : ils ont plus d'idées que lui ; c'est-à-dire , qu'ils ont plus de préjugés , plus d'erreurs. Aussi prompts que le peuple à adopter la satire de la malignité , à ôter leur estime à un citoyen accusé , ils sont moins prompts à la lui rendre lorsqu'un jugement le justifie , parce qu'ils sont moins bons. Le mal que le peuple fait est le fruit de l'ignorance ; celui qu'ils font est le fruit de la réflexion. Ce sont des monstres qu'il faut bannir de la société ; le peuple est un sauvage qu'il faut éclairer. »

J'ai transcrit ce morceau avec bien du plaisir : à l'exception toutefois du mot , *ce sont des monstres* , qui me paraît outré & dur , le reste n'est que vrai.

Rétractation authentique , réparation publique , ce n'est pas encore là tout ce que doit la société à un accusé innocent. Il est juste que , pour réhabiliter entièrement sa réputation , elle cherche à le distinguer honorablement , à l'élever aux emplois.

(a) On voit bien qu'il fallait dire *entraîner* ; car un torrent ne mène pas.

Et quels immenses dédommagemens pécuniaires lui sont justement dus ! . . . Où les prendre ? dirait-on . . . Sur ce que l'état retire de l'administration de la justice ; & cela même rendra les juges plus circonspects . . . Ou bien , si vous l'aimez mieux , dédommangez par une exemption des charges & des contributions de la société , que les autres citoyens paieront pour lui ; car c'est pour leur sûreté qu'il a souffert.

Il est donc toujours bien difficile & souvent impossible de proportionner le dédommagement à la souffrance. Ainsi cherchons à prévenir le mal qui ne peut se réparer qu'imparfaitement. C'est la seconde partie du discours : ce sera la troisième de l'extrait.

Limitez le pouvoir du ministère public : il est trop étendu. Dénonciateur , partie & juge de l'accusé , le vengeur public oublie trop ordinairement qu'il devrait être aussi le protecteur & le pere des accusés. Si cependant il néglige cette fonction respectable , *il a forfait , & son serment est trahi.* . . En quelles mains encore ce pouvoir formidable est-il remis ? En des mains novices : son exercice sert d'apprentissage aux jeunes gens . . . « Ils ignorent tout ; ils osent tout. A l'impéritie de la jeunesse ils joignent la décision tranchante de l'homme mûr. Quelle affreuse idée pour le citoyen vertueux , qui se dit , en les contemplant , *voilà donc les défenseurs de la société ! voilà les arbitres de mon sort !* . . . Jeune homme ! la fortune , la

Décembre 1781.

D

vie de tes concitoyens vont être confiées à tes mains ; & tu ne trembles pas ! . . . Ah , malheureux ! ton ignorance coûtera peut-être la vie à un homme ! . . . » Voilà de l'éloquence , de la vraie éloquence , ce que j'appellais en commençant de l'éloquence dans le *bon genre*.

Proscrivez les délations secretes : que le dénonciateur se nomme , & qu'il soit honoré , mais non soudoyé. « Parmi nous , *les coquins , les scélérats seuls se mêlent de ce métier* ; tandis que , dans les républiques anciennes , le citoyen honnête & zélé se pottait pour accusateur. Faut-il s'étonner de cette différence ? Le secret promis à la lâcheté , l'argent , une partie de la dépouille du coupable , amorce infame , jetée à l'homme intéressé , rendent vil ce qui fut honorable. (a) Caton fut accusateur , & nous n'avons que de ténébreux délateurs. Que la loi m'honore , me protège & ne me paie pas ; j'accuserai.

Et pourquoi emprisonner , séquestrer , flétrir à l'avance , tourmenter par provision celui qui n'est encore que soupçonné ? Pourquoi le mettre aux prises avec un magistrat consommé dans l'art d'interroger ? Pourquoi ne pas tenir la balance égale ? Il semble qu'on ne cherche qu'à trouver un coupable : car tout

(a) *L'argent*, dit M. de Warville, *fit de la calomnie un vil métier*. Il a voulu dire sans doute , *de la fonction de dénonciateur* ; car *la calomnie*, payée ou non , fut toujours un vil métier.

« dans l'instruction criminelle est au désavantage de l'accusé. »

A l'idée d'emprisonnement , l'orateur s'échauffe , s'indigne & s'écrie : « Liberté ! bien le plus précieux ! ô toi , sans qui la vie n'est qu'un fardeau insupportable , les honneurs que le prix infame de la bassesse & de la honte ! toi , dont je fais le vœu solennel d'être le partisan & le défenseur ! que tu comptes peu de tes enfans parmi les hommes ! Ils prononcent souvent ton nom , ils le profanent ! On ne peut être à la fois ton adorateur , & l'esclave muet des abus réfléchis que la société croit compenser par des plaisirs frivoles. Aussi ne m'entendront-ils pas ; & je serai mal jugé par eux , si l'on n'est bien jugé que par ses pairs. Ils ne sentent pas combien il est douloureux pour un homme libre , de se voir , sans examen , privé de sa liberté ; pour une ame vertueuse , d'être soupçonnée de crime. Ils entrent avec indifférence dans les prisons ; ils y vivent avec une stupide tranquillité. . . Il faut l'avouer , notre code pénal est bien proportionné à leur bassesse ; à des êtres dégradés il faut une législation sévère , & peut-être même cruelle. » Ces morceaux , où l'ame parle , font toujours de l'effet. C'est ainsi qu'on aime ce que dit M. de Warville , en parlant des humiliations de l'accusé. « Humiliation ! mot inconnu dans ce siècle dégradé , dans ce siècle où l'ignominie perd sa tache quand elle ouvre une voie à la fortune , où les ames

n'ont plus de nerf, où l'homme est l'esclave de son supérieur & le tyran de ses inférieurs. Parler à cette espèce d'êtres dégénérés de dédommager un accusé des humiliations qu'on lui fait éprouver, c'est parler une langue étrangère, inintelligible... Il a été réduit à se justifier... Se justifier, quand on est innocent !... Des satellites ont porté sur lui leurs mains mercenaires, & vous comptez pour rien ces affronts ! » C'est ainsi qu'ailleurs, en s'attendrissant sur le sort des victimes de notre jurisprudence criminelle, il ajoute : « ils mourront ! Nous faisons des systèmes, nous vantons les plaisirs de l'Athènes moderne ; & le seul objet important pour chaque individu ne fixe pas nos regards. » C'est ainsi encore qu'en terminant son discours, il s'élève avec un juste mépris contre ceux qui traiteront de chimère tout son projet de réforme : il les traite eux-mêmes de *foux*, qui ne rient que parce qu'ils *ne connoissent pas le danger de leur situation* ; & il dit fièrement : « ce n'est pas pour cette espèce que j'écris. »

Cette fierté plaît : mais elle donne un doute. S'il est vrai (& il n'est malheureusement que trop vrai) que les âmes soient en général dégradées, pourquoi leur donner cette nouvelle législation qui suppose une noblesse qu'elles n'ont pas ? Le code criminel de M. de Warville n'exposera pas l'innocent aux injustices de la société ; mais le défendra-t-il suffisamment, le vengera-t-il des injustices des particuliers ?

Ne sera-t-il pas trop aisé au méchant d'échapper à la peine ? qu'aurait-il à craindre ? . . O Thémis ! conserve ton glaive : il est la défense du juste : que , s'il se peut , il ne le frappe jamais ! mais qu'il ne cesse jamais aussi d'être la terreur du méchant ! Je ne fais si , pour ma propre sûreté , je n'aimerais pas mieux encore avoir à craindre les méprises que son inaction.

Puisque j'ai commencé à quitter la fonction d'analyste pour faire celle de copiste , je vais compléter cet extrait , en copiant encore la tirade suivante , où l'orateur déploie toute l'énergie de son éloquence contre la méthode reçue de calculer les indices &c , les présomptions... « L'accusé tremble-t-il ? pâlit-il ? c'est que le remords le poursuit , le décele. Se confredit-il ? c'est que le mensonge ne se soutient pas toujours. Fuit-il ? c'est qu'il craint le supplice , dont l'image le tourmente sans cesse. . . Non , barbares ! s'il fuit , ce n'est pas qu'il soit souillé du crime dont vous le croyez coupable : ce n'est pas qu'il soit agité par les remords ; mais c'est qu'il connaît , c'est qu'il redoute votre célérité à dépouiller sur le moindre soupçon un citoyen de la liberté , à le précipiter , sans l'entendre , dans des cachots ; c'est qu'il connaît les tourmens que vous y faites endurer par provision aux innocens comme aux coupables ; c'est qu'il connaît les obstacles qui ferment sur tous l'entrée de ces gouffres ; c'est qu'il connaît votre méthode , non moins fautive , non moins ridicule que celle des anciens augures , de deviner le

crime dans les traits, dans les démarches, dans mille circonstances insignifiantes; c'est qu'il connaît votre art meurtrier de calculer par fractions de preuves la certitude d'un fait; c'est qu'il connaît les faux principes, les fausses distinctions, les faux calculs, qui précipitent les juges dans l'erreur, les innocens dans le supplice, en ôtant aux uns tout remords, aux autres tout espoir. Voilà ce qui doit faire craindre au plus vertueux citoyen (*) de paraître comme accusé devant les tribunaux : voilà ce qui peut l'intimider, le faire trembler, hésiter, balbutier. »

Quand on trouve un semblable morceau, il faut bien se résoudre à ne faire que copier. Comment en effet renfermer plus de pensées en moins de paroles? & comment les exprimer d'une manière aussi animée, aussi heureuse, aussi rapide? En pareil cas, un journaliste n'a rien de mieux à faire que d'adopter la facile & paresseuse méthode de transcrire : pourquoi ne transcrirait-il pas un extrait tout fait?

Et ce discours, dont je viens de vous rendre compte, est aussi un discours académique, l'auriez-vous cru? un discours couronné, non par l'académie française, il est vrai, mais par l'académie de

(*) Je ne fais quel écrivain a dit que, si on l'accusait d'avoir volé & emporté lui seul la grosse cloche de Notre-Dame, il commencerait par fuir. C'est faire une satire cruelle de nos loix: & malheureusement il avait raison.

Note de M. de Warville.

Châlons-sur-Marne , à laquelle soit honneur & gloire , pour avoir proposé un semblable prix. Ce sont de tels sujets qu'il faut à l'éloquence ; & non un éloge à renfler , ou des nuances de caractère à saisir , ou de grandes vérités triviales à délayer. . . Aussi voyez combien peu le discours de M. de Warville ressemble à celui de M. de Chamfort , aux éloges de M. Thomas , aux beaux discours académiques de M. l'abbé Millot , si , par hasard vous les connaissez ! . . Et de quel côté est l'éloquence ? Anathème sur qui pourrait en douter !

Orateurs sacrés & profanes ! je vous dédie ce cahier de mon journal : j'ose penser qu'il peut vous être utile.

C.



THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Pièce nouvelle.

LE lundi 12 novembre, les comédiens ont donné la première représentation de la *Discipline militaire du Nord*, drame en cinq actes, en prose, traduit de l'allemand, par MM. Moline & Friedel, réduit le mercredi à quatre actes.

Nous avons raison d'avancer dans un des derniers numéros de ce journal, que les comédiens avaient joué beaucoup de comédies sur leur théâtre, qui ne valaient pas *l'Epicurien* : nous ne pensions cependant pas, en mettant en-avant cette assertion, qu'une pièce nouvelle viendrait si-tôt la confirmer, & encore moins que les efforts de deux auteurs réunis, & leur recherche dans un théâtre étranger, produisissent cette déplorable preuve de la décadence de l'art dramatique. Cet événement offre cependant une consolation, lorsqu'on pense à la médiocrité de nos voisins dans un genre qui a porté si loin la langue française en Europe. Un coup - d'œil sur nos propres richesses suffit pour nous faire peu regretter des productions étrangères, & qui, lorsqu'on les transpose, paraissent effectivement bien étranges.

M. Rochon de Chabannes seul, cet auteur dont le nom rappelle les succès en rappelant ses ouvrages, a réussi à mettre sur notre théâtre un sujet tiré du théâtre allemand ; & le plaisir avec lequel on revoit les *Amans généreux*, en est la preuve ; mais ce fait ne dément point les réflexions précédentes. Loin de s'astreindre scrupuleusement à son modèle, M. de Chabannes n'en a tiré que ce qui pouvait convenir à nos mœurs & à notre théâtre. Il a supprimé des rôles, il en a créé d'autres, & il est parvenu à faire un ouvrage charmant. Le comique y est adroitement mêlé au sentiment ; & malgré les pleurs qu'on y répand, & les douces émotions qu'on y ressent, il est impossible de ne pas convenir que c'est une *comédie* ; & nous osons ajouter une comédie dont nos plus grands maîtres se seraient fait honneur. (a)

Si les auteurs de la *Discipline militaire*, au lieu de se borner à nous donner une simple traduction dont le plus petit défaut est de n'être pas écrite en français, eussent, à l'exemple de M. Rochon de Chabannes, pris dans l'original ce qui pouvait intéresser,

(a) Nous rendrons compte incessamment d'une pièce que M. Rochon de Chabannes vient de faire jouer à Strasbourg, à l'occasion de l'année séculaire de la soumission de cette ville à Louis XIV ; & quoique cette comédie soit un ouvrage de circonstance, composé, appris & joué en moins de trois semaines, nous la croyons faite pour plaire & pour réussir dans tous les tems & dans tous les lieux.

si l'accommodant à notre scène avec du goût & de l'intelligence , ils seraient parvenus sans doute à nous donner un ouvrage agréable ; car on ne peut disconvenir que le fond ne présente une sorte d'intérêt ; quoiqu'un drame qui n'a pas eu les honneurs de la représentation à Paris , mais qui en revanche fait tous les jours le plus grand plaisir en province , (a) & dont nous sommes depuis long-tems en possession , présente dans le même genre un intérêt bien plus vif , des caractères bien mieux soutenus , & en général une connaissance du théâtre & des ressorts de l'ame , qui ne sera jamais le partage de M. Moline.

Le sujet de la *Discipline militaire* est assez simple.

Le comte de Warton , capitaine de cavalerie , a tiré l'épée contre son colonel , qui , d'après les ordres de son général , l'a envoyé aux arrêts sur une cause fort légitime ; ce colonel est en même tems son beau-frere. La comtesse de Warton , qui vient voir son mari , & qui apprend cette fatale nouvelle , la douleur de tous les officiers , dont Warton était aimé , celle du colonel même au désespoir de ce qui s'est passé , le jugement du coupable , beaucoup de marches , de tambours , d'exercices militaires , l'exécution arrêtée par la présence du généralissime de l'armée

(a) *Le Déserteur* , drame de M. Mercier.

Les comédiens Italiens , dont le zèle est connu , jaloux d'enrichir le théâtre de cette production intéressante , se disposent à la jouer cet hiver.

qui vient apporter au coupable sa grace ; voilà ce qui a suffi aux auteurs pour faire cinq actes d'une longueur démesurée , mais que l'humeur du public , à la première représentation , les a forcés de réduire à quatre actes assez courts.

Cette pièce présente beaucoup de spectacle , & les habits en sont riches & brillans ; ce qui a fait dire à un mauvais plaisant du foyer , qu'elle faisait le plus grand honneur aux sieurs Deshayes & Pontus , dont l'un est , comme l'on sait , le maître des ballets ; l'autre , le tailleur de la comédie. Plaisanterie à part , on doit des éloges au premier ; il a dessiné tous les tableaux avec cet art & cette intelligence qui le distinguent depuis long-tems dans cette partie.

Nous oublions de dire que M. Moline a retranché aussi , de la première à la seconde représentation , le rôle entier d'Helsingor. Ce rôle était joué par le sieur Desessarts , & l'on doit dire qu'il n'a rien négligé pour faire tomber la pièce. Lorsqu'on se rappelle les efforts à peu près semblables qu'il fit dans le *Jaloux sans amour* , quel est l'auteur qui ne tremblera pas de confier un rôle à ce comédien inepte , & chez qui l'orgueil peut seul égaler la nullité ?

A travers les invraisemblances sur lesquelles est fondée la *Discipline militaire* , le grand nombre de fautes dans la conduite de l'ouvrage , le peu de connaissance du théâtre , les redites continuelles , la monotonie des situations , & toutes les autres négligences

que l'on pourrait reprocher à l'auteur, nous avons distingué cependant une situation touchante, & qui nous a paru fort adroite. C'est la maniere dont la comtesse de Warton est instruite du malheur de son mari. Tous les officiers gardent le silence. Aucun ne veut raconter le détail de cet événement funeste ; & tandis qu'elle se livre aux conjectures les plus inquiétantes, un groupe de soldats de la compagnie du capitaine vient par ses larmes & ses cris lui apprendre la cause de sa détention. Cet endroit de la piece est vraiment intéressant : il y a beaucoup d'adresse dans cette scene ; & l'auteur, en prouvant qu'il pouvait faire mieux, justifie les justes reproches que nous nous sommes permis de lui adresser.

Les comédiens ont retiré la *Discipline militaire du Nord* après la quatrième représentation, parce que la piece étant tombée dans les regles, (a) leur appartient en toute propriété. Nous les invitons à la laisser sur leur répertoire ; ce sera une espece de dédommagement des dépenses considérables qu'ils ont faites à cette occasion, & le public verra volontiers reparaître quelquefois un ouvrage dont le fond est vraiment intéressant, & dont le spectacle, les ac-

(a) D'après les nouveaux réglemens, il faut que la recette soit deux fois de suite, ou trois fois en différens tems, au-dessous de douze cents livres en été, & de quinze cents livres en hiver, pour qu'une piece tombe dans les regles. La barre d'hiver commence, comme l'on fait, le 15 novembre.

ceffoires & le jeu des acteurs pourront quelque tems , finon en pallier les défauts , au moins les rendre supportables.

Il nous reste à parler des comédiens qui ont joué dans ce drame.

Le fleur Molé , chargé du principal rôle , y a mis de la noblesse , de l'intérêt & de la sensibilité ; il y a apporté sur-tout le desir de faire réussir l'ouvrage , & d'en assurer le succès. On lui doit donc à cet égard des éloges ; & c'est avec d'autant plus d'empressement que nous saisissons dans tous les tems l'occasion de rendre justice aux talens distingués de ce comédien , que nous savons qu'il est prévenu contre notre façon de penser à son égard , & qu'il nous prête des sentimens que nous sommes bien éloignés d'avoir. Cette opinion du fleur Molé ne diminuera rien de l'estime que nous avons depuis long-tems pour sa personne & pour ses qualités dramatiques. Jamais aucune considération particuliere ne nous rendra injuste , & nous pouvons assurer que , si nous suivions toujours la premiere impulsion de notre ame , il n'essuierait jamais aucune critique de nous. Puisse cette déclaration le convaincre de notre sincérité , & puisse-t-il penser que les réflexions que nous nous sommes quelquefois permises sur son talent , tiennent autant à l'estime particuliere que nous lui portons , qu'à nos fonctions séveres , qui ne nous permettent jamais de dissimuler la vérité.

Le sieur Vanhove a rempli le rôle du colonel avec beaucoup d'intelligence ; & s'il y a laissé désirer quelquefois plus de noblesse , il a bien fait pardonner cet oubli par sa sensibilité touchante & vraie. Le récit du second acte lui a fait le plus grand honneur , la manière dont il a dit ce mot , *avec vivacité j'en conviens* , dénote seule un homme de beaucoup de talents , & confirme les espérances que ce comédien laborieux donne chaque jour aux amateurs de cet art , où les succès même ne sont pas toujours la capacité.

Nous sommes fâchés d'avoir à reprocher à la Dlle. D'oligny des gestes beaucoup trop fréquens , des accents étouffés , & en général une manière qui convenait fort bien dans le rôle de Clémentine , mais qui devient un contre-sens dans celui de la comtesse de Warton. Plus nous voyons cette actrice , & plus nous sommes convaincus que les rôles où il ne faut que de la simplicité , de la candeur & de la naïveté , sont ceux qui conviennent le mieux à la nature de son talent.

Les autres rôles de la pièce sont peu de chose. On a cependant distingué , dans celui du major , le sieur Dorival qui y a fait le plus grand effet , & fut donner dans un rôle qui n'est composé que de mots détachés & presque sans suite , de belles intentions dramatiques & de nouvelles preuves d'un talent qui n'a besoin que de paraître pour être vivement encouragé.

Le sieur Dalincourt , sujet vraiment précieux à la

comédie & au public, a mis de la gaieté dans le petit rôle de Falmouth; mais cette gaieté étoit celle d'un homme de condition, & ne sortait pas des bornes de la décence. C'est que ce comédien estimable n'ignore pas les nuances qui distinguent les caracteres, & qu'il aime mieux paraître froid à cette partie du public dont le goût est blasé, que de se rapprocher de tel bouffon scandaleux qui rappelle toujours les tréteaux du Boulevard. Nous engageons le sieur Dalincourt à persévérer dans ces louables dispositions, & nous osons lui promettre des succès qui se multiplieront avec le nombre des véritables juges de la comédie.

On doit beaucoup d'éloges à la Dlle. Fannier; elle remplissait le rôle d'un officier de seize ans, fat, étourdi, & qui cependant a d'excellentes qualités; elle a su mettre dans ce rôle, de la gaieté, du naturel, & beaucoup de graces. La Dlle. Lachaffaigne, dans le petit personnage d'une vivandiere, a mis de l'intelligence, de la bonhomie, & beaucoup de naturel. Nous invitons cette actrice à redoubler de soin & de travail, & nous la croyons faite pour obtenir dans son emploi, des succès d'autant plus flatteurs, qu'on se rappellera long-tems le talent inimitable auquel elle a succédé. N'oublions pas de rendre justice au sieur Florence : nous avons été extrêmement satisfaits de la maniere dont il a rendu son petit rôle; & ses progrès sensibles dans des rôles plus importants sont

la récompense la plus flatteuse pour nous , des éloges mérités que nous lui avons adressés quelquefois.

Nous terminerons cet extrait par un mot assez plaisant , qui a été dit le jour de la première représentation. A la fin du cinquième acte , le comte de Warton faisait , avant son exécution , la distribution de ses effets ; il donnait à l'un sa bourse , à l'autre sa montre , à celui-ci sa bague , à un troisième sa tabatière. Un musicien , touché de sa générosité , & desirant aussi d'en être l'objet , s'est écrié du milieu de l'orchestre : *ah , s'il voulait me rendre mes six francs !..* Quelques personnes prétendent que ce mot seul vaut mieux que toute la pièce.

C'EST avec la plus grande surprise que nous avons vu , dans une lettre signée I. K. L. insérée dans le cahier de septembre de ce journal , des reproches qu'on fait à notre indulgence pour les comédiens , & des invitations de reprendre le ton de sévérité & d'ironie qui caractérisait notre travail dans le Journal des théâtres. Nous remercions M. I. K. L. de l'intérêt qu'il veut bien prendre à nous , & nous le prions d'observer qu'être honnête , n'est pas toujours être indulgent ; que si nous recommencions aujourd'hui le Journal des théâtres , nous prendrions soin d'adoucir des critiques souvent trop amères , qui aigrissent & ne corrigent pas. Nous voyons avec plaisir le public

blie être content du ton que nous avons pris avec les comédiens dans ce journal. Ces messieurs seuls s'en plaignent encore. Au milieu de tous ces reproches contradictoires, quel parti prendre? Celui de la vérité. Indifférens à tous les reproches non mérités, sensibles aux conseils judicieux, reconnaissans des éloges dus au moins à notre constante assiduité, nous poursuivrons courageusement la carrière, armés de courage, exempts de crainte, & convaincus, long-tems avant d'y entrer, que, malgré tous les ménagemens que l'honnêteté & la délicatesse peuvent employer avec le talent,

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

Par M. G. D. L. R.



COMÉDIE ITALIENNE.

DEPUIS que nous sommes chargés de la partie dramatique de ce journal, nous avons eu de fréquens reproches à essuyer, & il n'a rien moins fallu que l'accueil distingué dont le public honore ce fruit de nos veilles, pour nous consoler de ces petites infortunes. Le bon Lafontaine a dit quelque part :

On ne peut contenter tout le monde & son pere.

Et personne n'a plus éprouvé que nous combien cette maxime est vraie. Il est difficile en effet, dans

Décembre 1781.

E

un travail polémique, de ne pas mécontenter quelques gens, malgré tous les soins qu'on peut prendre de ménager leur amour-propre. Ils ne tiennent aucun compte des éloges, & les regardent comme une dette; mais en revanche ils sont très-sensibles aux critiques, & les regardent comme une injure. Il y a long-tems que nous sommes pénétrés de cette vérité; mais elle ne nous a point découragés. Nos intentions nous rassurent, l'estime des gens honnêtes nous soutient, & l'amitié des gens de lettres nous console. Quels que soient donc pour nous les sentimens des sujets de la comédie, nous continuerons à leur opposer la plus philosophique indifférence. Comme ce n'est pas pour leur complaire que nous avons entrepris notre travail, leur haine ou leur humeur ne pourra jamais nous en détourner, &, comme nous l'avons dit à quelques-uns dans le tems du Journal des théâtres, nous regarderons leur colere comme un thermometre assez sûr de la justesse de nos réflexions.

Un reproche plus fondé que ceux-là, que nous effuyons tous les jours de la part des amateurs des spectacles, c'est le silence que nous avons gardé depuis le mois d'avril sur ce qui s'est passé au théâtre italien. Cette récrimination paraît d'abord méritée; mais un peu de réflexions suffira pour nous faire paraître moins coupable, & peut-être pour nous justifier tout-à-fait.

Au commencement de l'article *Comédie italienne*,

imprimé dans notre journal d'avril, nous avons prévenu que ce spectacle n'aurait jamais de nous qu'une attention secondaire ; que tous nos soins se portaient sur celui de la nation, le seul qui intéresse véritablement les gens de lettres, & qu'enfin, sans le parti qu'ont pris les comédiens Italiens de jouer des piéces françaises, jamais il n'aurait été question d'eux dans le Journal de Neuchatel. Voilà ce que nous avons annoncé, il y a huit mois ; & depuis ce tems, on n'a représenté au théâtre italien que deux piéces sans musique : les *Maris corrigés*, & l'*Amant trop prévenu de lui-même*. Nous prions d'ailleurs nos lecteurs de songer qu'il est fort difficile de faire connaître un opéra comique, dont tout le mérite consiste souvent dans le choix des airs, le jeu des acteurs & l'illusion théâtrale ; trois choses qu'il est impossible de fixer sur le papier. Nous ajouterons encore que l'importance & la multiplicité de nos occupations civiles ne nous permettent pas de donner une attention continue à un théâtre qui monte des nouveautés tous les quinze jours, & sur lequel les débuts & les piéces nouvelles, depuis le premier janvier dernier, forment un total de quarante, sans parler des ouvrages remis. On sent que, s'il nous est impossible de suivre exactement un spectacle qui absorberait à lui seul l'attention journalière d'un homme oisif, il ne serait pas moins fastidieux pour nos lecteurs de retrouver, un mois après, le nom d'un acteur oublié, ou l'ex-

trait circonftancié d'une pièce réprouvée dès fa naiffance.

Jaloux cependant de plaire aux perfonnes qui nous honorent de leur confiance, & confidérant que dans le nombre de nos fufcripteurs il peut s'en rencontrer quelques-uns que la comédie italienne intérefle, nous allons préfenter une notice fuccinte des pièces nouvelles représentées à ce théâtre, depuis le mardi 20 mars; ce tableau, joint à celui imprimé dans notre cahier d'avril, offrira une nomenclature complète des nouveautés du théâtre italien, & pourra mériter à notre Journal le titre de répertoire univerfel des fpectacles, que portait autrefois le Journal des théâtres.

La Matinée & la veillée villageoife, ou le sabot perdu, divertiffement en deux actes, en vaudevilles, par MM. Augufte de Piis & Barré, le mardi 27 mars 1781.

Dé jolis détails, un choix d'airs agréables, des tableaux frais & féduifans, une intrigue villageoife, mais pas une fcene, pas un mot faillant, pas un rôle marqué. Au refte, ces fortes de productions ne doivent pas être jugées trop févèrement: la réflexion tue fouvent le plaifir; & fi, dans les pièces de ce genre, le fuccès prouve le mérite, affurément peu d'ouvrages peuvent entrer en comparaifon avec celui-ci.

Le Printems, divertiffement pastoral, en un acte, en vaudevilles, par les mêmes auteurs, le mardi 22 mai.

Plus d'efprit & moins de fuccès; mais auffi moins

de tableaux piquans & moins de spectacle. Aujourd'hui les yeux demandent à être satisfaits ; & lorsqu'ils le sont , on n'est guere difficile sur le reste. De là , la réussite de tant d'ouvrages qu'on n'a jamais pu lire.

Léonore ou l'heureuse épreuve , comédie en deux actes , mêlée d'ariettes , paroles de M. . . musique de M. Chempein , le samedi 7 juillet.

Un fond usé , & qu'une musique fort agréable n'a pu soutenir , parce que , comme nous l'avons déjà dit au même compositeur , la meilleure musique (à la comédie italienne sur-tout) ne réussira jamais avec de mauvaises paroles.

Ariane abandonnée , mélodrame , paroles de M. . . musique de M. George Beinda , le vendredi 20 juillet.

Ouvrage dont le succès n'a pas été général , quoique le mérite en ait été reconnu. De savans effets de musique , qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Le rôle d'Ariane a fait beaucoup d'honneur à la dame Verteuil.

Isabelle Hufard , comédie en un acte , en vaudevilles , par M. Desfontaines , le mardi 31 juillet.

Piece de l'auteur de *l'Amant statue* , qui n'a point eu de succès.

Les Maris corrigés , comédie en trois actes , en vers , par M. de Lachabeaussiere , le mardi 7 août.

Une jolie intrigue , quoiqu'un peu embrouillée , des détails agréables , un style brillant , de la connais-

lance du théâtre, & en général du talent. Nous invitons l'auteur à réaliser les espérances que donne de lui cette comédie, sur-tout s'il est jeune.

L'Automate, opéra comique, en un acte, paroles de M. Cuinet d'Orbeil, musique de M. Rigel, le lundi 20 août.

Sujet qui a beaucoup de rapport avec celui de *l'Amant statue*, intrigue usée; quelques jolis détails. La musique a paru faire plaisir en général.

Richard, parodie de *Richard III*, en un acte, en vaudevilles, par M. Parifan, le dimanche 2 septembre.

Parodie d'une pièce qui n'a point eu de succès. Un dessinateur vient au dénouement, pour saisir le jeu des acteurs. On a trouvé cette idée heureuse, & l'ouvrage a paru faire plaisir.

Les Amours de l'été, divertissement en un acte, en vaudevilles, par MM. de Püis & Barré, le mardi 25 septembre.

Des tableaux charmans, de l'esprit, des situations neuves, du spectacle, un grand succès. Cet opéra complete les quatre Saisons de ces deux auteurs, & nous osons dire que celle-ci n'est pas la moins agréable.

Les deux Sylphes, comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes. Paroles de M. Imbert, musique de M. Defaugier, le jeudi 18 octobre.

Beaucoup d'esprit, une intrigue agréable, & bâtie pour ainsi dire sur la pointe d'une aiguille. On a joué à ce théâtre beaucoup de pièces qui, pour avoir eu

plus de succès que celle-ci , ne la valaient pas assurément. Nous invitons M. Imbert à reparaître sur un théâtre plus digne de ses talens , & nous osons lui promettre des succès qui seront toujours en proportion avec le nombre des véritables juges.

Lucette & Lucas , comédie en un acte , mêlée d'ariettes , par M. Forgeot , musique de Mlle. Dezaides , le jeudi 8 novembre.

Troisième essai dramatique d'un jeune homme qui n'a pas vingt-quatre ans : premier essai musical d'une demoiselle qui n'en a pas seize. De cette union de talens , il en est résulté un ouvrage agréable , & qui ne peut que faire désirer de voir l'auteur des *deux Oncles* & de *l'Amour conjugal* s'occuper long-tems de nos plaisirs.

L'Amant trop prévenu de lui-même , comédie en deux actes , en vers , par M. Rochard , le vendredi 9 novembre.

Ouvrage attribué d'abord à une femme , & jugé cependant avec sévérité. C'est un conte de M. Marmontel ajusté au théâtre : mais on aimera toujours mieux lire l'original que de voir la copie.

Par M. G. D. L. R.



PIECES FUGITIVES.

Le mari sourd & la femme aveugle. Conte..

“ **I**L y avoit une fois un homme qui avoit bien envie de se marier : mais il était si épouvanté des criaileries des femmes , si révolté de leurs tours de passe-passe , qu’il n’osait en rechercher aucune , de peur d’être attrapé. Il avoit vu que tous ses amis avoient fait la cour à des anges , & que le lendemain de leurs noces ils n’avoient trouvé que des diables. Il se promit bien de ne pas se laisser tromper comme eux ; & quand il voyait une jeune fille bien douce , qui lui répondait les yeux baissés , à demi-voix , il disait tout bas : — Tu as beau faire patte-de-velours , monsieur le diable , je ne m’y froterai pas ! En effet , il étudiait la petite personne , sur-tout lorsqu’elle jouait avec ses compagnes , & ne tardait pas à voir percer comme une griffe le naturel acariâtre , à travers la patte veloutée de la fausse douceur.

Cependant une vieille bonne mere’, qu’avoit Sentendbien (c’était le nom de l’homme) étant venue à mourir , il se trouva seul , & dénué des secours si nécessaires qu’une femme a coutume de donner à l’homme : sa pauvre mere le soignait , le raccommodait , lui préparait son manger , faisait son lit si bien

qu'il était couché comme sur de l'édredon : mais quand elle fut morte , rien de tout cela ! — Si je me mariais pourtant ! se dit-il en lui-même. Mais il en était aussi-tôt détourné par les criaileries qu'il entendait faire , tantôt à une femme du voisinage , tantôt à l'autre. Cependant il n'y pouvait plus tenir. Il était rongé des rats & des souris ; les hardes tombaient en loques ; personne ne blanchissait son linge ; il vivait mal ; ses ragoûts auraient dégoûté un soldat en campagne ; la vermine même commençait à l'assaillir. Que faire ! — Autant vaut , pensa-t-il , être rongé par une mauvaise femme que par la misère.

Malgré cela , il ne pouvait encore se déterminer. Enfin il tomba malade , seul , sur son mauvais lit , sans secours , sans nourriture ; il appelait en vain sa pauvre mère , pour qu'elle sortît de son tombeau. La tombe ne rendit jamais personne. Il ne mourut pas néanmoins , grâces à une poule coquine , qui venait tous les jours pondre à son chevet , & dont il avalait les œufs tout chauds. Il reprit ainsi un peu de forces , & se traîna hors de son lit , pour se faire du bouillon comme il put. Un peu rétabli , Sentend bien songea sérieusement à se marier : mais comme ses craintes étoient toujours les mêmes , il alla sur la tombe de sa bonne mère ; & quoiqu'il n'eût pas voulu l'écouter de son vivant , il avait en elle la plus grande confiance depuis qu'elle était morte.

— Ma très-chère bonne mère , lui dit-il , donnez

conseil à votre fils , qui voit enfin qu'il faut se marier : car l'homme est bon pour le travail & la peine ; mais toutes les douceurs de la vie lui viennent de la femme : ainsi , ma très-chère mère , à présent que vous êtes avec les saints , donnez-moi un bon conseil , qui me garantisse de malheur ! Il achevait à peine ces paroles , qu'il entendit une voix qui sortit du caveau , qui lui répondait : — *Mon fils . . . en ménage . . . il faut . . . que l'homme . . . soit sourd . . . & la femme aveugle.* Sentendbien se leva de dessus la tombe de sa mère , très-mécontent de sa réponse. — Pardie oui , une femme aveugle ! Eh ! de quoi me servirait-elle ? Ma bonne mère me parle morte , comme elle faisait vivante. Pendant qu'il avait cette pensée , il entendit une autre voix qui venait comme du clocher , qui lui criait : — *En ménage , il faut que le mari soit sourd , & la femme aveugle.* Ils s'entendent tous , ceux d'en-haut comme ceux d'en-bas , dit en lui-même Sentendbien. Que je devienne sourd , & que ma femme soit aveugle ! le beau couple ! . . . Or , il dit ces derniers mots tout haut. La voix du clocher lui cria : — *Apprends que , pour que tout aille bien en ménage , il faut que ta femme ne voie que par ses yeux & que tu n'entendes que par ses oreilles.* Sentendbien allait parler , quand la voix du caveau prononça lentement : — *Apprends . . . pauvre garçon . . . que pour que le bon ordre regne en ménage , il faut que la femme ressemble aux chevaux qui tournent la meule d'une hui-*

lerie ; qu'elle ne voie pas , afin de ne s'occuper que de sa besogne , & de ne songer qu'à son mari , à son ménage : car si elle voit , on lui donnera dans l'œil , & elle ne pensera qu'aux gaudelurauds & aux galans. Sentendbien allait encore parler , quand la voix du clocher reprit : — *Apprends , mon fils , que pour que la paix regne en ménage , il faut que le mari n'entende pas les criailleries de sa femme , & que la femme ne voie pas les petites échappées du mari , car le coq doit coqueter plus de poules que la poule ne doit recevoir de coqs.* Il se fit alors un profond silence , & Sentendbien put parler. — Je commence à vous entendre , ma mere , s'écria-t-il , & je m'en vais suivre vos conseils. Et de ce pas il alla trouver les parens d'une très-jolie fille de son pays , qu'il demanda en mariage. On la lui accorda , & ils furent mariés au bout de huit jours. Le soir des noces , avant de se mettre au lit , Sentendbien dit à sa nouvelle épouse : — Ma mie , je me suis consulté à ma pauvre mere avant de me marier , & elle m'a donné une bonne recette , pour que nous soyons heureux en-ménage. C'est qu'il faut que je sois sourd , & vous aveugle : mais comme je ne me boucherai pas les oreilles , & que vous ne vous creverez pas les yeux , il faut ici convenir de nos faits. Quelque chose que j'entende , si vous criez , ou dire contre vous , je serai sourd , & n'en tiendrai compte ni plus ni moins que si je ne l'entendais pas : & vous de même , quoi que vous voyiez , il

faudra prendre que vous ne voyez rien. — Ainsi ferai-je, mon mari, si vous le voulez, répondit la jeune femme. Et ils se couchèrent tranquillement, autant que peuvent être tranquilles de nouveaux mariés.

Il se passa quelques mois avant qu'il arrivât rien : tous deux étaient de bon accord. Mais voilà qu'au bout d'un tems, le mari dit : — Voyons donc si d'aventure, ma femme fera l'aveugle. Et le même jour, la femme à-part-soi dit aussi : — Mais bien voyons donc un peu si mon mari fera bien le sourd. Je le voudrais éprouver. Si bien que le mari de son côté, la femme du sien, voulurent savoir si leur premier propos était ferme & solide.

Un jour donc que Sentendbien vit sa femme à l'écart, qui le voyait, il se mit à déranger tout son linge, toutes ses nippes dans ses armoires, & à tout bouleverser dans la maison. Et quand tout cela fut fait, il s'assit, attendant que sa femme se montrât. Elle vint en effet, & voyant tout ce désordre, elle se mit à sourire, disant : — Comme on est quand on ne voit pas ! ma main droite a mis tout cela où ma main gauche ne comptait pas que cela serait ; je vais tâcher de le ranger à tâtons de mon mieux. Et elle n'ajouta rien, remettant tout d'un air souriant & paisible.

Le lendemain, dans un moment où son mari était dans un appentis voisin, occupé à ranger quelque

chose , la femme se mit à faire un charivari avec toutes les casseroles & les chaudières , comme si elles les eut brisées : mais son mari ne vint pas pour cela ; & pour faire plus de bruit , il y avait deux fusils chargés sur la cheminée , qu'elle tira , malgré qu'elle en eût peur ; & son mari ne vint pas seulement lui dire : — Femme , pourquoi tirez-vous les fusils ? Mais il la laissa maîtresse , comme étant un être libre , ainsi que lui , de faire ce qu'elle voudrait ; disant : — Ma femme est bonne & sage ; elle fait ce qu'elle fait ; & quand elle s'est mise avec moi en ménage , elle m'a bien vendu sa beauté , ses soins , ses attentions , son travail , mais non sa liberté pour les actions indifférentes , comme est un vain bruit ; & les fusils , ainsi que la vaisselle , sont autant à elle qu'à moi ; il n'y a que la mauvaise humeur & l'injustice impérieuse , qui puissent engager à lui aller dire , pourquoi fais-tu tout cela ? car elle pourrait me répondre , comme un être libre qu'elle est , j'ai comme toi des membres pour agir ; & à moins de ce que j'ai promis de te garder , comme la pureté de mon corps & les soins que je te dois pour ceux que tu me rends , je suis maîtresse de tout le reste. Ma bonne mère a eu bien raison , dans ce qu'elle m'avait dit vivante , & dans ce qu'elle m'a répété après sa mort , du clocher comme du caveau. Il rentra , quand il eut fini , auprès de sa femme , sans lui dire un mot du bruit qu'elle avait fait.

Le surlendemain, il prit un enfant qu'ils avaient, arrangea son berceau sur une jolie pyramide de bois, qu'ils avaient dans la cheminée, alla chercher de la paille, & demanda du feu à sa femme. Elle lui en donna, & il mit le feu à la paille. La femme continua de s'occuper, sans regarder, quoique l'enfant criât; si bien qu'au bout d'un demi-quart d'heure, elle vit le berceau tout en charbon; elle ne se dérangea pas; & son mari étant revenu, elle lui parla comme à l'ordinaire, & comme si elle n'avait rien vu. Elle avait pourtant une grande inquiétude; mais, l'air de son mari la rassurait suffisamment: elle ne lui demanda pas où était leur fils; ce ne fut qu'au moment où elle sentit qu'il avait besoin d'elle, qu'elle alla auprès de lui, & qu'elle le trouva dans un beau berceau tout neuf, que son pere lui avait fait, l'autre étant vieux & vermoulu.

Le jour suivant, la femme de Sentendbien pensa en elle-même, qu'il fallait encore voir si son mari serait aussi sourd qu'il l'avait déjà été, pour une chose encore plus forte que la première. Elle assembla quelques voisines, pendant qu'il était à côté occupé de son travail, & elles se mirent toutes ensemble à rire, à faire les folles, au point qu'on ne s'entendait pas, & que les passans étonnés s'arrêtaient devant la maison. Ensuite elles se fâcherent & se battirent; on entendait les cris, le bruit des coups & des ustensiles de ménage: mais pour tout cela, Sentendbien ne se

dérangea pas. — Ma femme est avec ses amies & ses voisines , & elles ne se tueront pas : il n'est jamais arrivé que des femmes se soient tuées ainsi. Enfin il y en eut une qui poussa un cri fort aigu , en s'écriant : — Ah Dieu ! madame Sentendbien est tuée. A ce mot le mari frissonna : si est-ce pourtant qu'il ne se dérangerait pas encore. Ensuite toutes les femmes se mirent à pleurer & à se lamenter , disant : — Hélas ! hélas ! être venues ici pour tuer chez elle celle qui nous avait invitées , & qui nous a régalingées. Hélas ! hélas ! qu'allons-nous devenir ! Et pour ce , le mari ne quitta pas son ouvrage. Ensuite il se fit un grand silence , au point qu'on n'entendait plus personne. Et le mari ne se dérangerait pas. Mais à l'heure du souper , il vint d'un air tranquille & serein , la bouche riante , disant : — Ma femme , j'ai appétit ; le souper est-il sur table ? — Oui , mon mari , lui dit tranquillement sa moitié ; je vous ai voulu régaler ce soir , & j'ai passé l'après-dînée à vous éplucher ces fines herbes , pour vous faire une bonne sauce à ce petit poisson & à ces poulets que j'ai tués : mes voisines m'ont aidée , car l'ouvrage était long ; & nous nous sommes amusées à donner nos noms à ces petites bêtes mortes ; ce qui nous a bien fait rire. C'était comme une comédie. — Je n'ai rien entendu , ma chère femme. — Je le sais bien : c'est pourquoi je vous le dis.

Et aussitôt qu'elle eut achevé ces mots , toutes les voisines rentrèrent & le vinrent embrasser , disant :

— Il faut le brûler , pour faire boire ses cendres aux autres. Et elles l'embrassèrent & le caressèrent ; & chacune d'elles fut chercher son mari , pour participer au festin que la femme de Sentendbien avait préparé , si ce n'est une , la plus jolie , qui chargea sa plus proche voisine d'avertir le sien. Ils vinrent tous en grande hâte , émerveillé de ce que leurs femmes leur racontaient du sens tranquille de leur voisin , dont sa femme leur avait donné une preuve ; voyant qu'elles ne voulaient point ajouter foi à ses discours. Et en arrivant , les premiers trouverent la jeune & jolie voisine qui était restée , étroitement embrassée par Sentendbien , pendant que sa femme , sans seulement regarder , continuait de mettre les assiettes , les serviettes & les couverts , allant , venant & chantonant. Et dès que Sentendbien vit du monde , il laissa vite sa jolie voisine , rougissant & voulant comme se cacher. — Qu'est-ce ! qu'est-ce ! dirent ses voisins ; tu caressais là de bien près la femme de Robert Briffon ? — Quand il n'y a personne , & qu'on est avec une jolie femme , il faut bien lui faire quelques petites caresses , pour marquer qu'on est homme. — Comment , personne ? ta femme était là ! — Bon , ma femme est aveugle. — Aveugle ! elle a pourtant de beaux & bons yeux ! -- Elle est aveugle , je vous dis , & moi sourd : c'est ce qui nous fait faire si bon ménage. — Oui , mais tu caresses les femmes des autres ! --- Je vous laisserais dans votre idée , s'il ne s'agissait que de moi :

moi : mais voici ce que c'est ; je vais vous le dire , pour le mari de ma voisine , & pour ma femme qui ne l'a pas vu : j'ai une bague , que voilà ; & en causant j'ai dit à Claire : si vous saviez ce que fait cette bague , vous la voudriez avoir. --- Que fait-elle donc , Sentendbien ? --- Elle fait que les femmes sont toujours fidelles , & toujours bien aimantes leur mari. Oh ! prêtez-la moi donc , voisin. Non pas dà ! je la garde pour être toujours fidele & bien aimant ma femme. --- Je vous en prie ! un petit moment. --- Non : quoiqu'un moment suffise , je ne le ferai pas. Elle l'a voulu avoir de force. -- Est-ce que vous en avez besoin , Claire ? -- Non , pas autrement : mais je trouve tant de plaisir à bien aimer mon homme , que je voudrais l'assurer à jamais. Et sur mon refus , elle s'est mise à la vouloir avoir. Voilà pourquoi vous nous avez vus si pressés en entrant l'un contre l'autre : & voilà Jacqueline , notre servante , qui nous a bien entendus. Mais ma femme a sûrement pensé que je caressais Claire ? Non-fait , dit la femme Sentendbien ; car je te crois prudent & sage , incapable d'aucune vilainie ; & je m'en rapporte en tout à ce que tu fais , cent fois plus qu'à mes yeux. -- Et moi , je m'en rapporte aussi à ce que tu dis , cent fois plus qu'à mes oreilles. Et voilà comme notre ménage est heureux , suivant le dire de ma bonne mere , qui m'a répondu , par la permission de Dieu , du caveau des morts & du clocher des saints. A ces mots , Jean Lorient le sonneur

Décembre 1781.

F

se mit à éclater de rire. --- C'est moi qui t'ai répondu du clocher, & M. le curé du caveau. Tu nous as bien fait rire ! Qu'importe, répondit Sentendbien, d'où nous vienne un avis sage du carillonneur ou du curé ? Mais j'ai bien peur que tu ne ressembles à tes cloches, qui sonnent la messe & n'y vont jamais. Chacun rit de cette réponse ; on se mit à table, & on soupa en liesse, chacun félicitant Sentendbien & sa femme du parti qu'ils avaient pris : mais personne pourtant ne les imita.



Épître aux provinciaux.

Vous croyez donc, mes bons amis,
 Qu'ici-bas le bonheur suprême
 Est d'habiter le grand Paris ?
 Autrefois je pensais de même :
 Mais à présent que m'y voilà,
 Et que j'en vois les ridicules,
 Je dis, Paris n'est que cela !
 Hélas, que nous étions crédules !
 On nous répétait tous les jours,
 Il n'est qu'un seul Paris au monde ;
 C'est là le siège des amours ;
 Là tout y rit & tout abonde.
 Vous le croyez ? .. Détrompez-vous,
 Mes chers amis, c'est un mensonge.
 Vous êtes plus heureux que nous.
 Ce que je dis n'est point un songe :
 Écoutez, voici ses plaisirs ;

Je vais les passer en revue.
 On y connaît peu les desirs ;
 Souvent la première entrevue
 Devient le terme des soupirs :
 On s'aime un jour, puis l'on se quitte ;
 On est repris, on en est quitte ;
 Chez nos belles, c'est un mérite,
 C'est celui de la nouveauté...
 Ces divinités à l'enchère
 Sont dans nos loix au plus offrant ;
 Car se piquer de sentiment
 Est fait, dit-on, pour le vulgaire,
 Pour la province seulement.
 De là, ce qu'on voit dans vos villes,
 Cet amour si délicieux,
 Il est en horreur dans ces lieux.
 Monsieur se ruine avec des filles,
 Madame tient une maison ;
 Voilà l'effet de l'union
 Qui regne ici dans les familles,
 Cela se nomme le bon ton...
 On court de spectacle en spectacle,
 Du bal au jeu. Là le dépit
 Ose paraître sans obstacle ;
 On peste, on jure, on se maudit ;
 Et par un éternel miracle,
 Du jour aussi l'on fait la nuit.
 Tandis que vous ronflez, on veille.
 Oui, mes très-chers provinciaux,
 Le jour est fait pour qu'on sommeille,
 Rien n'est plus gai que les flambeaux.
 Non, jamais vous n'avez su vivre.

Vous dinez bien, vous soupez mieux,
 Pour nous qui sommes merveilleux,
 Un mince diner nous délivre
 De tout ce tracas ennuyeux. . .

.
 Rien n'égale notre costume,
 Ni nos plats chapeaux de Jokets;
 Ils valent vos nobles plumets,
 Et même mieux, je le présume;
 Puisqu'ici plus d'un grand seigneur,
 Pour nous dérober son mérite,
 A souvent le suprême honneur
 De le disputer à sa fuite. . .

.
 Allons-nous dans les assemblées ?
 Nous y voyons régner l'ennui,
 Ou bien quelques échevelées
 Qui des plus beaux noms affublées,
 N'en veulent qu'aux bourses d'autrui.
 J'entre, & vite & vite une table.
 Monsieur jouera le brelan.
 Si je perds, je suis adorable;
 Sinon je suis un guet-à-pan. . .
 Vous parlerai-je des prodiges
 Qu'ici tous les jours nous voyons ?
 Le charmant pays des prestiges
 Que celui que nous habitons !
 Aucun ne pense avoir son âge :
 Un vieillard sur nos jeunes gens !
 Croit remporter tout l'avantage
 Près d'une fille de seize ans.
 Il en est ainsi de nos vieilles,

En lévites , en falbalas ,
 Achetant leurs couleurs vermeilles
 Et leurs sourcils faits au compas,
 Faut-il vous parler du langage
 Des charmantes sociétés ,
 De l'agrément du perfiffage
 Et des calembours affectés ?
 C'est un éternel verbiage
 Rempli de mille faussetés.
 Faut-il vous parler des Lucreces
 Qui ne respirent que l'amour ,
 De leurs sermens , de leurs promesses ,
 De leurs amans & de leur cœur ?
 Si nous courons à leur toilette ,
 Nous y voyons un jeune abbé
 Distillant la fine fleurette ,
 Allant rapporter chez Hébé
 La scandaleuse historiette.
 Puis vient le tour des gros Midas ;
 Mais taisons-nous sur ces idoles ;
 Toutes les femmes en sont folles :
 On les préfère à nos Hylas.
 Vous vous doutez que leurs appas
 Sont embellis par leurs pistoles...
 Ah , que l'on doit me savoir gré
 D'oublier les maris faciles
 Et leurs épouses si dociles
 Aux desirs d'un évaporé !
 Oui , je passe aussi sous silence
 Cet air de froide pétulance
 De tous ces merveilleux marquis ,
 Qui tristes jouets des actrices,

Dont ils achètent les mépris ,
 Font la guerre dans les coulisses ,
 Ou bien aux marchands de Paris .
 Si je m'arrêtais aux coquettes ,
 Si je vous parlais de leur art ,
 De leurs pompons , de leurs cornettes ,
 Il faudrait un volume à part .
 Eh bien , je finirai d'écrire ,
 Je vais me rendre à vos desirs ;
 Mais permettez-moi de vous dire
 Que loin de vous je ne soupire
 Qu'après vos ennuyeux plaisirs .

Par M. le baron DE PARDAILLAN.



*Ode sur la victoire remportée près de Grandson , par
 les Suisses , sur Charles le Hardy , duc de Bourgogne ,
 le 2 mars 1476.*

Ou suis-je ? quel transport sublime [a]
 Vient tout-à-coup ravir mes sens ,
 Et des sœurs que Phœbus anime
 Me dicter les nobles accens ?
 Sur ces monumens respectables
 J'entends mille voix redoutables
 Me rappeler d'affreux débats ,
 Et du sein de ces pyramides [b]
 Pouffer mille cris homicides
 Bellone & le dieu des combats .

[a] Le poète est sur les monumens même de la bataille.

[b] Ces monumens sont trois pyramides.

Campagne aujourd'hui si fertile,
 Guérets que dorent les moissons,
 Un sang horriblement utile
 A fertilisé vos sillons :
 La douleur pénétré mon âme !
 Mais non... le plus doux feu m'enflame.
 O champs toujours aimés des cieux !
 Vous vîtes jadis dans ces plaines
 Sur des cohortes inhumaines
 Triompher nos braves aïeux.

Morts chéris, dont le nom célèbre
 A jamais vivra dans nos cœurs !
 Recevez le concert funebre,
 Et de mes chants & de mes pleurs ;
 Du fond de vos tombeaux augustes
 Sur des hommages aussi justes
 Jetez le regard de la paix ;
 Si du moins mes pinceaux timides
 Pouvaient d'aussi vaillans Alcides
 Ne pas déshonorer les traits !

Et vous, dont la cendre ennemie
 Dès long-tems repose en ces lieux ,
 Ecoutez-moi de ma patrie
 Célébrer la gloire à vos yeux.
 Que l'étendard de la victoire,
 Rappellant ici notre gloire,
 S'y fixe à vos yeux comme aux miens,
 Et retournez dans vos murailles ,
 Du récit de vos funérailles
 Effrayer vos concitoyens.,

F iv

Que vois - je ? Quel fléau terrible
 Menace nos champs alarmés ?
 L'ennemi toujours invincible
 Fond sur nos guérets défarmés ;
 Charles , ce héros téméraire , [c]
 Comme un lion de son repaire ,
 Est sorti pour nous dévorer ;
 Sur sa valeur son cœur s'étaie ,
 Mais bientôt d'une double plaie
 Lui - même s'est vu déchirer.



Où courez-vous , troupe effrénée
 De Bourguignons audacieux ?
 Voici la fatale journée
 Qui rompt vos desseins furieux.
 Monstres endurcis dans les crimes ,
 Vous avez fait mille victimes
 De votre aveugle cruauté ;
 Et dans votre impuissante rage [d]
 Vous avez rempli de carnage
 Grandson d'horreur épouvanté.



Des guerriers qui le défendirent ,
 Et que vous avez immolés ,
 Les manes sanglans nous inspirent [e]

[c] Surnoms de Charles.

[d] Charles outré de la résistance du château de Grandson, en fit cruellement périr toute la garnison, après l'avoir engagée à se rendre par des propositions fort avantageuses.

[e] Cette cruauté du duc eut lieu le 27 février, & la bataille se donna le 2 mars.

De venger les murs désolés.
Vos cent mille têtes coupables [f]
 Doivent être peu redoutables
 A vingt mille guerriers pieux.
 Le nombre soutient votre audace ;
 Mais Dieu combat à notre place ,
 Et nous vaincrons avec les cieux.

Dieu terrible ! Dieu des armées ! [g]
 Guide nos bras , soutiens nos cœurs.
 Par toi , nos troupes animées
 Sauront porter des coups vainqueurs.
 Que , prosternés en ta présence ,
 Nous déterminions ta puissance
 A paraître & nous secourir.
 Méprisant les rois de la terre ,
 C'est par toi , Maître du tonnerre ,
 Que nous allons vaincre ou mourir.

Ces lâches abattus nous prient , [h]
 Dit Charles , d'orgueil enivré :
 Est - ce à tes pieds qu'ils s'humilient ,
 Tyran ? Ton œil est égaré :
 Tu verras des mains suppliantes
 Bientôt s'élever triomphantes
 Sur tes drapeaux impérieux ;

[f] Charles s'avança de Joigne à la tête de cent mille hommes , & les Suisses de Neuchatel avec vingt mille.

[g] Les Suisses se jeterent à genoux avant le combat , suivant l'usage de la nation , pour implorer le secours divin.

[h] Les Bourguignons , voyant les Suisses à genoux , crurent qu'ils leur demandaient grace.

Et derechef humiliées, [i]
 De tes chûtes multipliées,
 Rendre l'hommage an Dieu des dieux.

Comme un torrent dans les campagnes
 Bondit, abandonnant ses bords,
 Rassemblant les eaux des montagnes
 Et des cieux les *bruyans* trésors;
 Comme un feu dans sa violence
 A chaque instant croit & s'élance,
 Ou comme un fleuve dans son cours:
 Tels nos ennemis en furie,
 Orgueilleux dans leur barbarie,
 En marchant s'accroissent toujours.

Châlons, que la fureur anime, [k]
 Sur un courfier impétueux
 Eleve sa tête sublime
 Parmi leurs flots tumultueux:
 Contre nous, guidé par son maître,
 Il s'avancait pour reconnaître
 Nos guerriers volant aux combats;
 Mais dans une prompte retraite
 Il a signalé sa ~~defaite~~
 Et la valeur de nos soldats.

[i] Les Suisses ayant poursuivi les Bourguignons jusqu'à Montagny, s'y jetèrent à genoux pour rendre grâces à Dieu de la victoire signalée qu'il venait de leur accorder contre un prince qu'on croyait invincible.

[k] Louis de Châlons, seigneur du Château-Guion, commença l'attaque avec la cavalerie.

Trois fois en vain dans nos phalanges [1]
 Il a poussé ses escadrons,
 Et causé d'horribles mélanges
 Dans nos moins épais bataillons ;
 Trois fois, retournant en arrière,
 Il a vu mordre la poussière
 A ses plus vaillans défenseurs ;
 Et Berne , en ce péril extrême ,
Enfantant son vainqueur suprême ,
 Abat en lui mille agresseurs.
 Cependant leurs traits innombrables
 Font déjà voler le trépas ;
 Redoutant leurs coups formidables,
 La terre a tremblé sous leurs pas :
 Comme un essaim d'oiseaux sinistres,
 De la terreur affreux ministres ,
 Ils vont réunir leur effort ;
 Et des nuages de poussière,
 Volant au loin dans la carrière,
 Semblent déjà porter la mort.
 On sonne , on s'élance , on se mêle ;
 L'effroi , les cris & les fureurs
 De fleches une épaisse grêle
 Du choc font les avant-coureurs :

[1] Quoique les troupes de Suisses n'eussent pas encore toutes joint le corps de bataille , Château-Guion ne put les entamer : après avoir attaqué pour la seconde fois leur bataillon , & avoir été repoussé autant de fois , il fut tué à la troisième attaque , par *Jean von der Grub* de Berne , avec plusieurs seigneurs de la première considération.

Bientôt les armes sont brisées,
 Les plaines de sang arrosées
 Forment de sourds gémissemens ;
 Le cheval mourant sur son maître,
 Comme lui frappé du salpêtre,
 Pousse d'affreux hennissemens.



Comme une tour impénétrable, [*m*]
 Qui porte la mort dans ses flancs,
 Sous une forme redoutable
 Nos guerriers disposent leurs rangs ;
 Par le fer si ces rangs s'entr'ouvrent,
 A l'instant même ils se recouvrent,
 Et renaissent de toute part ;
 Au mourant son ami succède ;
 A leurs maux le plus doux remède
 Est de se servir de rempart.



Charles, placé loin de l'orage,
 Eleve son cœur orgueilleux ;
 Sur ces héros pleins de courage
 Il jette un regard dédaigneux :
 Il fait avancer ces machines, [*n*]
 Dont les remparts & les ruines
 Sont les redoutables soutiens.
 Par une foudroyante enceinte
 Il voudrait imprimer la crainte
 Aux courageux Helvétiens.



[*m*] Les Suisses formaient un bataillon carré.
 [*n*] Les deux armées se canonnerent quelque tems.

Mais en vain ta foudre s'apprête :
 Nos bras qu'anime la valeur ,
 Feront retomber sur ta tête
 Et la vengeance & la terreur ;
 Nos foudres aux tiennes répondent ,
 La terre & les cieus nous secondent :
 En vain tu veux nous engloutir ;
 Semblable à l'hydre renaissante, [o]
 En vain ta fureur impuissante
 A voulu nous anéantir.



Déjà reculent dans la plaine
 Tes bataillons déconcertés ,
 La victoire encore incertaine
 Bientôt les voit épouvantés :
 Comme un troupeau d'agneaux timides [p]
 Vois les fuir , & *nos pas* rapides
Les poursuivre au loin dispersés ;
 Vois nos soldats , bravant ta foudre ,
 Les percer , les réduire en poudre ,
 Par-tout épars & renversés.



C'en est fait ! le ciel se déclare ,
 Il a confondu ton orgueil.
 Prince cruel , héros barbare ,
 Vois se préparer ton cercueil ;
 Par une nouvelle victoire

[o] Le duc de Bourgogne avait formé les plus vastes projets contre les Suisses.

[p] Un auteur qui était présent à la bataille , dit que les Suisses chasserent les Bourguignons devant eux comme une troupe de bétail.

Morat redoublant notre gloire, [g]
 Saura de nouveau t'affliger ; [r]
 Et près du mur qui l'environne [s]
 Nancy, *renversant ta couronne* ,
 Achevera de nous venger.

Guerriers généreux & fidelles, [t]
 Qui venez braver le trépas,
 Pour tant de palmes immortelles
 Que n'avez-vous hâté vos pas !
 Mais le ciel comble notre envie.
 Loin de prodiguer votre vie,
 Pour domter ces fiers ennemis,
 Secondant nos cris d'algresse,
 Venez partager leur richesse [u]
 Avec vos fideles amis.

Ils croyaient , certains de leur proie , [x]

[g] La bataille de Morat, où Charles fut encore entièrement défait, se donna trois mois après celle-ci.

[r] Le duc de Bourgogne eut tant de honte & de douleur de la perte de la bataille de Grandson, qu'il en tomba malade, & que jamais depuis il n'eut l'entendement si bon qu'il l'avait eu auparavant.

[s] Charles fut tué près de Nancy qu'il assiégeait au mois de janvier de l'année suivante, dans une célèbre bataille contre le duc de Lorraine, aidé des Suisses, qui ne contribuèrent pas peu à sa victoire.

[t] Huit cents chevaliers de Bâle & les gendarmes Autrichiens & Strasbourgeois ne joignirent l'armée des Suisses qu'après le combat.

[u] On estima à un million de florins les richesses qui tombèrent dans ce jour entre les mains des Suisses.

[x] Charles avait partagé d'avance les villes & les

Nous ouvrir déjà les enfers ,
 Et dans leur insolente joie
 Ils avaient préparé nos fers.
 Allons par de riches trophées [y]
 De leurs bravades étouffées
 Consacrer la solemnité ,
 Et pour éternel témoignage , [z]
 Elevons ici d'âge en âge
 Des autels à la liberté.

Par un Suisse.

principales maisons de la Suisse entre ses amis & ses officiers.

[y] On conserve précieusement dans divers arsenaux de la Suisse des trophées de cette victoire.

[z] Ces autels qui existent encore sur le champ de bataille , furent bien dignes de leur divinité , qui ne subsiste que par la simplicité des mœurs. Ce sont de simples pierres brutes , que la nature semblait avoir préparées dans ces lieux , pour prendre part à la victoire de ces braves Suisses , qui méritaient bien , au reste , cette attention de sa part. Pour nous , leurs descendants , nous ne trouverions plus de ces pyramides ; mais en aurions - nous besoin ?

Ces notes sont tirées , excepté la dernière , de la Confédération helvétique.





Aux Auteurs du Journal de Neuchâtel.

MESSIEURS.

JE me crois obligé de vous prévenir que c'est sans ma participation que l'on a gravé de mémoire le *Tableau de Léonard de Vinci mourant*, & que c'est sans mon aveu que l'estampe en a été annoncée & publiée. Je vous prie de vouloir bien en instruire vos lecteurs, en insérant ma lettre dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être très-sincèrement, &c.

MÉNAGEOT.



T A B L E.

<i>Discours sur le progrès des connaissances humaines en général.</i>	pag. 3
<i>Discours prononcé dans l'Académie française.</i>	18
<i>Le sang innocent vengé.</i>	41

T H É A T R E S. 56

PIECES FUGITIVES.

<i>Le mari sourd & la femme aveugle.</i>	72
<i>Épître aux provinciaux.</i>	82
<i>Ode sur la victoire remportée près de Grandson.</i>	86
<i>Aux Auteurs du Journal de Neuchâtel.</i>	96

NOUVELLES

POLITIQUE S.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. Le baron de Stachieff, ancien ministre plénipotentiaire de Russie à la Porte, devait s'embarquer sur une frégate de sa nation, pour retourner à Pétersbourg ; tous les préparatifs de son voyage se trouvaient achevés le 12 octobre. M. de Bulgakow, qui le remplace, a pris dès son arrivée la gestion des affaires de sa cour.

On parle beaucoup d'un traité de commerce entre l'Espagne & la Porte ; on assure même qu'il est prêt de se conclure, & que l'on est convenu des points qui doivent en faire la base. La Porte agit, dit-on, avec la plus grande circonspection, & veut établir entr'autres une parfaite neutralité dans le cas où l'une ou l'autre des deux puissances sera engagée dans une guerre.

Les troubles continuent dans la Romélie ; les peuples y ont pris les armes, pour se soustraire aux vexations de leur pacha ; ils ont taillé en pièces les troupes de l'empire envoyées contr'eux ; mais on va en envoyer de nouvelles qui seront assez respectables pour ne pas craindre le même sort.

R U S S I E.

Pétersbourg. L'accession de l'empereur à la neutralité armée, est actuellement terminée. L'acte qu'on

Décembre 1781. G

attendait de Vienne est arrivé, & l'échange de la ratification se fit au commencement de novembre entre les plénipotentiaires respectifs.

La cour a reçu la réponse de celle d'Angleterre au sujet des représentations qu'elle avait fait faire à cause de la déclaration de guerre à la Hollande; aussi-tôt on en a fait part aux cours de Danemarck & de Suedé, & l'on a expédié les derniers jours d'octobre, ou les premiers de novembre, un courrier qui passera à la Haye, d'où il portera à Londres des dépêches relatives à la réponse de cette puissance.

S. M. I. a nommé M. Matkow, son ministre adjoint au prince de Gallitzin, son ambassadeur auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies.

A L L E M A G N E.

Vienne. Le grand-duc & la grande-duchesse de Russie étaient attendus en cette capitale seulement le 24 octobre, parce que LL. AA. SS. ont fait ailleurs des séjours plus longs qu'elles ne s'étaient d'abord proposé. Celui qu'elles feront ici doit être de quatre semaines au plus; elles en partiront pour se rendre en Italie pendant cet hiver: au printemps, elles feront une visite à la cour de Wurtemberg, & embleront l'été à parcourir la France & la Hollande.

L'empereur vient de nommer M. le baron de Wurmser, lieutenant-général de ses armées, à la place de chambellan servant auprès de sa personne. Comme ce seigneur est le premier protestant qui ait été admis à faire les fonctions de cette dignité, on envisage cette nomination comme une suite des dispositions favorables que S. M. a fait paraître par son édit en faveur des protestans, publié le 26 du mois d'octobre.

E S P A G N E.

Cadix. Le convoi attendu si long-tems de la Havane est arrivé dans ce port le 7 novembre. Il est en très-bon état : deux seuls navires qui en faisaient partie ont disparu huit jours auparavant ; mais on se flatte que ce convoi n'ayant rencontré aucune voile ennemie , ces traîneurs auront le même bonheur. La traversée de ce convoi a été de cent & un jours. Le vaisseau & les trois frégates qui l'escortaient ont pris , chemin faisant , une frégate anglaise de quarante canons.

Le brigantin le Victorieux , venant de la Martinique , est entré à Cadix le 29 octobre , apportant la nouvelle de l'heureuse arrivée du convoi de Bordeaux , composé de quatre - vingt - sept navires.

Les chebecs du roi s'emparent toujours de quelques cutters anglais , chargés de munitions de guerre pour Gibraltar ; mais cela n'empêche pas qu'il ne se glisse quelques bâtimens , qui ont le bonheur d'arriver à leur destination en évitant la poursuite de nos gens. Au commencement de novembre , une bélandre & deux autres petits bâtimens y sont entrés pendant que les croiseurs Espagnols étaient acharnés à la poursuite d'un cutter dont ils s'emparèrent. On prétend , au reste , que le feu des assiégeans & des assiégés s'est fort ralenti depuis quelque tems. D'ailleurs rien de nouveau sur le siege de Gibraltar , non plus que sur celui du fort Saint - Philippe dans l'isle de Minorque.

Un courier du cabinet a apporté le 6 novembre la nouvelle de la naissance du Dauphin. Aussi - tôt les vaisseaux français mouillés dans la baie , firent à cette occasion plusieurs décharges de leur artillerie ; & le 7 , notre armée célébra cet heureux événement par une triple salve.

A N G L E T E R R E.

Londras. Le vice-amiral Rodney doit partir incessamment pour l'Amérique avec treize vaisseaux de ligne, & l'on dit que le prince Edouard, quatrième fils du roi, doit l'accompagner : ce sera le second prince royal qui aura été dans le Nouveau-Monde, son frère le prince Guillaume Henri étant déjà dans ces parages & servant sur la flotte du contre-amiral Digby. L'amiral Rodney vient d'être nommé aux places de vice-amiral de la Grande-Bretagne, de lieutenant de l'amirauté & de lieutenant des vaisseaux & mers de la Grande-Bretagne, vacante par la mort du lord Hawke. Malgré la faveur dont cet officier jouit auprès du roi, les cris qui se sont élevés à l'occasion de sa conduite à Saint-Eustache, n'ont pas diminué. Sir George Darby remplace l'amiral Rodney dans les postes de contre amiral de la Grande-Bretagne & de l'amirauté, ainsi que dans celui de contre-amiral des mers du royaume.

Les nouvelles que l'on attendoit d'Amérique sont enfin arrivées, & ont détruit toutes les espérances que l'on conservait encore depuis que l'on avait appris que l'escadre anglaise & un corps considérable de troupes étaient parties de New-York pour délivrer le lord Cornwallis. Rien ne pouvait arriver dans des circonstances plus fâcheuses, le gouvernement l'a apprise l'avant-veille de la rentrée du parlement qui eut lieu le 27 novembre. Le discours du roi, déjà rédigé sans doute, a dû être changé, parce qu'il était impossible de cacher à la nation un événement aussi fâcheux. On a donc été obligé de changer le discours de S. M. & le tems manquait : cependant ce discours a eu lieu ; & le roi, en annonçant la perte de son armée dans la Virginie, demande que le parlement prenne les

mesures les plus efficaces & les résolutions les plus vigoureuses , pour le mettre en état de continuer à résister aux entreprises de ses ennemis , & faire avorter leurs projets.

Le roi , dans son discours au parlement , semble insister sur la nécessité de continuer la guerre , & paraît avoir encore quelque espérance que des circonstances plus heureuses pourront obliger ses ennemis à désirer la paix ; mais la nation ne pense pas qu'il y ait aucune espérance du côté de l'Amérique. Tous les mouvemens des Etats - Unis annoncent la résolution la plus forte de soutenir leur indépendance. Les habitans de la Géorgie se sont assemblés , depuis la reddition du lord Cornwallis , dans la ville d'Augusta , & après y avoir rétabli le gouvernement dans une forme régulière , ils ont choisi l'honorable Nathan Brownson pour leur gouverneur , & quatre députés pour représenter cet état en congrès. Ces peuples paraissent disposés à courir tous les dangers , & souffrir les plus grands malheurs , plutôt que de rentrer sous la domination des Anglais.

On craint que l'échec que l'on vient d'essuyer en Virginie ne soit suivi d'autres aux Antilles , puisque l'on sait que M. de Grasse est parti de la baie de Chesapeake , peu après la capitulation du lord Cornwallis , pour les isles , où sûrement il ne restera pas oisif.

Des lettres reçues de Quebec par la voie de Halifax , nous annoncent que le gouverneur a envoyé des ordres pour faire réparer la fortification de Montreal , & mettre cette place en état de défense , parce qu'il a appris que les Français & les Américains se disposaient à faire une excursion dans le Canada dès que les lacs seraient glacés.

La cour a pris en objet le ravitaillement de Gi-

braltar. L'amiral Rodney commandera l'escadre destinée à cet objet , & ce ne fera qu'après que cette place & Minorque auront été secourus , qu'une partie de l'escadre se rendra de là dans les isles , & une seconde division prendra la route de l'Inde.

Le prince de Gallitzin , ambassadeur de Russie , doit avoir demandé aux Etats - Généraux quelles seraient les conditions auxquelles sa souveraine pourrait travailler à une pacification particulière contre la république & l'Angleterre. M. de Simolin a été chargé de faire la même demande au cabinet de Saint - James , & le ministère de Russie mettra la main à l'œuvre , dès qu'il aura l'avis & les prétentions des deux adversaires. Les gens au fait n'ont point de confiance au succès de ces négociations , & ne les regardent que comme un moyen à l'Angleterre de gagner du tems & du terrain.

F R A N C E.

Versailles. Jean - Frédéric Phélypeaux , comte de Maurepas , commandeur des ordres du roi , ministre d'état & chef du conseil royal des finances , est décédé le 21 novembre au château de cette ville , dans la quatre - vingt - unieme année de son âge. Le lendemain son corps fut transféré à Paris , pour y être enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois , lieu de la sépulture des Phélypeaux , dont la famille a donné un grand nombre de ministres à la France. Le roi a témoigné les plus grands regrets de cette perte.

Paris. Le Te Deum fut chanté à Notre - Dame le 27 novembre , en actions de grâces de la victoire remportée sur les Anglais en Amérique , tant par les Français que par les troupes des Etats-Unis.

L'escadre armée à Brest pour les Antilles était

déjà en rade sur la fin du mois passé, & a dû quitter ce port le 7 du courant. Ce convoi doit continuer sa route pour les isles sous l'escorte de plusieurs vaisseaux de guerre aux ordres de M. de Vaudreuil, & M. de Guichen doit se rendre à Cadix avec le reste.

P R O V I N C E S - U N I E S .

L'empereur s'est déterminé à faire démanteler les places dites barrières, & cela à cause du mauvais état dans lequel elles se trouvaient, & des frais énormes qu'il aurait fallu faire pour les rétablir. Comme la Hollande avait droit d'y mettre garnison, suivant les différens traités de barrières, cette résolution a été notifiée aux Etats-Généraux par le baron de Reischach. On prétend que la république voit cet arrangement avec plaisir, parce qu'elle recouvre six à sept mille hommes qui étaient employés auparavant à former la garnison de ces places, dont elle pourra désormais se servir à augmenter sa marine.

La province d'Utrecht a consenti à un subside de deux millions deux cents quatre-vingt-quatorze mille quatre cents florins, pour la compagnie des Indes orientales, à condition que les provinces de Hollande & de Zélande renonceront à exiger le centieme & le deux-centieme deniers des habitans d'Utrecht, à raison des actions qu'ils ont dans les deux compagnies des Indes orientales & occidentales, & dans les autres effets de la généralité. La Gueldre a consenti à une pétition de neuf millions deux cents soixante & onze mille quatre cents quatre-vingt-neuf florins pour la construction complete des vaisseaux & à celle de deux cents mille florins pour soutenir les directeurs de l'établissement des Berbices, à celle de sept cents quatre-vingt-dix-neuf mille deux cents florins pour des alleges, & enfin à la levée d'un

corps de matelots de dix mille hommes. Cette levée a aussi eu le consentement de la Frise qui y a mis quelques restrictions : ayant examiné ensuite si , dans les circonstances présentes , il n'était pas expédient que la république s'unît aux ennemis de la Grande-Bretagne , elle a décidé à l'affirmative ; la proposition ayant ensuite été faite aux autres provinces , elle a été acceptée.

F I N.